

30776

NUMÉRO EST CONSACRÉ A L'AFFAIRE STEINHEIL

N° 47 - 1<sup>re</sup> ANNÉE

REDACTION, ADMINISTRATION, ANNONCES  
10, Rue Saint-Joseph, PARIS  
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENTS ET CONCOURS  
10, rue Saint-Joseph, PARIS  
(On s'abonne dans tous les bureaux de poste)

PRIX : 10 CENT.

# L'ŒIL DE LA POLICE

PUBLICATION NATIONALE

FAITS DRAMATIQUES  
ÉVÉNEMENTS PASSIONNELS  
OU TRAGIQUES

ROMANS DE DÉTECTIVES  
ET DE POLICE

LES DRAMES DE L'AMOUR  
LES DRAMES DE LA VIE  
LES DRAMES DE LA MORT

PARAIT CHAQUE SAMEDI

## L'AFFAIRE STEINHEIL 16 Février 1899 (D'après les journaux.)



(Voir les détails à la page suivante.)

A la page 12, grands dessins en couleurs sur l'AFFAIRE STEINHEIL

# L'AFFAIRE STEINHEIL

16 Février 1899. — La Vérité sur la Mort de Félix Faure

(D'après des Journaux, des Documents, des Interviews)

L'ŒIL DE LA POLICE, chaque Samedi: 12 grandes pages, 4 000 lignes de texte, 50 gravures en noir et en couleurs. 10<sup>e</sup> le numéro. EN VENTE PARTOUT

## LA LÉGENDE ET L'HISTOIRE

Le 16 février, vers quatre heures, le président reçut la visite du cardinal Richard, archevêque de Paris. Ensuite, tout près de quatre heures et demie, arriva le prince de Monaco. Le prince venait de Berlin. D'après ce que l'on croit, il s'y était rendu pour le compte du président Félix Faure qui, toujours préoccupé de donner un grand éclat à l'exposition de 1900, avait désiré présenter Guillaume II sur l'accueil qu'il ferait à une invitation du gouvernement français. Le prince de Monaco avait commencé par rendre compte de la mission dont il avait bien voulu se charger.

Le président commença aussitôt à marquer de l'impatience; il se remuait sur sa chaise, déplaçait les objets posés sur son bureau, interrompait. Tout à coup, il se leva et se mit à marcher de long en large.

Le prince de Monaco s'était levé en même temps que le président; il le regardait en silence frappé de surprise. Comment cet homme de si bonne compagnie, toujours si gracieux, si désireux de plaire, pouvait-il se livrer à un manège aussi insolite, laisser voir une agitation qui contrastait si vivement avec sa politesse habituelle?

M. Félix Faure ne cessait pas de marcher, la face congestionnée, relevant la tête par brusques saccades.

Tout à coup, comme il se trouvait près de la porte, par un mouvement machinal, il l'ouvrit; aussitôt, le prince de Monaco se dirigea vers cette porte en disant:

— J'ai l'honneur de prendre congé de vous, monsieur le président.

Subitement, M. Félix Faure se calma, se ressaisit; prenant les mains du prince, il lui dit:

— Vous partez déjà? Mais vous reviendrez, n'est-ce pas?

Et, comme ayant conscience et regret d'avoir, pour la première fois peut-être, manqué de correction, il accompagna le prince de Monaco jusqu'à la porte du deuxième salon.

Sorti de l'Elysée, le prince raconta la scène à ses intimes:

— J'ai trouvé le président un peu étrange: il m'a paru malade; il a mis fin à notre entretien avec une brusquerie bien étonnante de sa part, après m'avoir laissé voir qu'il n'était pas bien maître de lui. Il a voulu effacer cette mauvaise impression; il m'a reconduit beaucoup plus loin qu'il ne le devait. J'ai cru qu'il allait venir jusqu'à ma voiture. C'est extraordinaire!

Le lendemain, 17 février, les journaux publiaient avec des titres énormes, la nouvelle de la mort de Félix Faure!

L'auteur de ce récit, Saint-Simonin (dans les *Mémoires de Félix Faure*) énonçait, à titre de pure hypothèse, que le président avait pu être empoisonné par le cyanure de potassium. Le cyanure a pu être administré au président dans un cigare; il dit que son explication de la catastrophe est admise comme la seule vraie par tous ceux qui entouraient M. Félix Faure; il dit que, si on n'a pu prendre de photographie du président sur le lit de parade, c'est parce que le visage était contracté et que certains chimistes ont reconnu la contraction révélatrice de l'empoisonnement par le cyanure de potassium.

Cette fable de l'empoisonnement fut admise par un grand nombre de personnes. On peut aujourd'hui en démontrer l'absolue fausseté. A côté de la légende, il y a l'histoire.

## COMMENT LE PRÉSIDENT EST MORT

Empruntons à la *Dépêche de Toulouse* et à la *Petite Gironde*, deux journaux bien connus pour leurs attaches gouvernementales et la sûreté de leurs informations, le récit qui va suivre.

Ces informations ont été confirmées par les récits publiés dans les principaux journaux de province et de Paris: *France de Bordeaux*, *Eclair*, *Progrès de Lyon*, *Paris-Journal*, *Intransigeant*, etc.

Le 16 février 1899, le président de la République avait reçu, en effet, le cardinal Richard, puis le prince de Monaco. L'un et l'autre furent frappés de l'état d'excitation anormale de Félix Faure et de la hâte qu'il mit, lui qui était d'ordinaire d'une politesse raffinée, à les congédier.

Le prince de Monaco avait quitté l'Elysée vers cinq heures et demie.

Bientôt un cri d'alarme retentissait et amenait M. Le Gall, officier d'ordonnance, chez le président. Il était alors six heures un quart.

C'est entre ces deux moments que le drame s'est joué. Si le président avait paru nerveux au prince de Monaco, c'était sans doute parce qu'il attendait avec impatience d'être seul pour accéder à la visiteuse placée dans une pièce voisine l'audience qui lui était habituelle.

Le nom de cette femme, c'est Mme Steinheil. Elle était devenue l'amie de Félix Faure et le personnel de l'Elysée la connaissait bien. On entourait d'ailleurs ses visites d'une discrétion bien naturelle.

Le président s'entretenait avec elle quand, soudain, un cri s'éleva. C'était Mme Steinheil qui appelait à l'aide. Félix Faure, pris d'une syncope, s'était accroché à la belle chevelure dénouée de la visiteuse. Les intimes qui pénétrèrent dans la pièce de l'audience, stupéfaits d'abord du spectacle qui s'offrait à leurs yeux, s'efforcèrent de dégager la chevelure: l'étreinte du président, que crispait l'agonie, défiait toutes les forces. On coupa une poignée de cheveux; puis Mme Steinheil, dont la toilette en désordre fut réparée sommairement, fut placée dans un fiacre. On la conduisit dans une maison de santé rue de Vaugirard pour donner le change, laisser croire qu'elle s'y trouvait depuis plusieurs jours pour subir une opération.

(La Dépêche de Toulouse.)

(Notre gravure de première page a été établie d'après ce récit, confirmé dans tous ses détails par la presse de province, de Paris et de l'étranger.)

## LA FIOLE CONTENAIT UN APHRODISIAQUE ET NON DU CYANURE DE POTASSIUM

On connaît d'ailleurs aujourd'hui avec certitude la cause de cette surexcitation anormale que remarquèrent le cardinal Richard et le prince de Monaco. Une fiole que l'on retrouva dans les objets de toilette du président indiqua à quel stimulant il avait parfois recours pour tromper sa fatigue physique. Les médecins qui furent appelés à son chevet eurent la preuve manifeste que le président avait absorbé de ce stimulant dans le cours de l'après-midi fatale. Il est seulement vraisemblable que, lorsque le président eut recours à sa médication, il ne comptait pas recevoir, ou qu'il avait oublié qu'il devait recevoir les visites du cardinal Richard et du prince de Monaco. En outre, avant de leur donner audience, il savait qu'une visiteuse l'attendait dans le cabinet de M. Le Gall. La hâte qu'il avait d'aller retrouver cette visiteuse, les efforts qu'il dut s'imposer pendant l'audience du prélat et du prince pour dominer son énervement, ont, selon l'avis même de plusieurs médecins, contribué à amener la congestion foudroyante qui, une demi-heure plus tard, frappa le malheureux président.

M. Faure est donc bien mort d'une brusque cassure de tout le système artériel, et tous les témoignages concordent à prouver que, le 16 février, ce système artériel était déjà dans un état

qui permettait de craindre toutes les catastrophes.

(France de Bordeaux et du Sud-Ouest.)

## LES DERNIERS MOMENTS DE FÉLIX FAURE

M. Charles Dupuy, qui était président du conseil le 16 février 1899, a fait les très nettes déclarations que voici:

— Je fus amené, a dit l'ancien président, à constater que M. Félix Faure souffrait d'une maladie de cœur le jour même où je réussis à former le cabinet qu'il m'avait chargé de constituer en novembre 1897. J'avais averti le président de la République que je réunirais chez moi, dans l'après-midi, mes futurs collègues et que je lui apporterais une réponse définitive à l'Elysée vers cinq heures et demie. L'entretien se prolongea et je n'allai rendre compte de ma mission qu'à six heures et demie.

Je trouvai M. Félix Faure très ému de ce retard; il me prit la main et la plaça sur son cœur en disant: « Voyez ce que produit en moi la moindre inquiétude ». Je constatai que le cœur battait avec une violence et une rapidité effrayantes.

Dans les journées qui précédèrent la catastrophe du 16 février, je remarquai chez le président un malaise manifeste. Dans la matinée du dernier jour, il présida le conseil avec sa lucidité accoutumée, mais il nous donna à tous une impression de fatigue et de nervosité. Aussi, lorsque, à huit heures du soir, M. Blondel vint m'avertir que le chef de l'Etat était dans l'état le plus grave, fus-je plus affligé qu'étonné.

J'arrivai à l'Elysée vers huit heures et quart; le président était étendu dans son cabinet, à moitié dévêtu. Deux docteurs, le professeur Lannelongue et le docteur Cheurlot, lui donnaient des soins. L'un lui faisait respirer des inhalations, l'autre, M. Lannelongue, procédait à des tractions rythmiques de la langue, ce qui est un spectacle fort pénible. Dans la pièce, un prêtre, tout essoufflé, récitait en haletant la prière des agonisants.

Le président était agité par instants de mouvements convulsifs; il ne me reconnut pas, quoique de temps en temps il ouvrit les yeux. Deux ou trois fois, je vis Mlle Lucie Faure entr'ouvrir la porte et interroger les médecins d'un ceil anxieux. Vers 8 h. 35, le docteur Lannelongue fit signe que tout était fini.

Ni l'un ni l'autre des médecins ne laissa supposer un instant que cette mort ne fût pas naturelle, bien que subite;

s'ils avaient soupçonné un crime, leur devoir impérieux eût été de m'en avertir. (On comprendra la discrétion de Charles Dupuy.)

## COMMENT FÉLIX FAURE AVAIT CONNU MADAME STEINHEIL

Mme Steinheil connaissait Félix Faure. Comment? Mme Steinheil était venue, accompagnée de son mari et d'un magistrat ami, assister aux manœuvres alpines qui s'effectuaient en présence du président de la République. Un jour que ce dernier passait en revue un bataillon alpin, il aperçut la jeune femme qui s'amusait à prendre quelques photographies des scènes qui se déroulaient devant elle.

Félix Faure fut séduit par la grâce de Mme Steinheil, qui était alors dans tout l'éclat de sa beauté. Il la prit pour une jeune fille tant elle paraissait jeune. S'approchant d'elle, il lui dit, après lui avoir fait quelques aimables compliments: « Mademoiselle, je serais heureux si vous vouliez bien me prendre en photographie tel que je suis. Ce serait le plus agréable souvenir que j'emporterais de ma visite parmi nos braves alpins. » Mme Steinheil, de répliquer: « C'est moi, monsieur le Président, qui serais contente de vous être agréable. Mais, malheureusement, mon appareil ne marche pas, et il ne m'est pas possible de le réparer moi-même. »

Le magistrat, qui était un ami du Président, et qui accomplissait une période de vingt-huit jours comme lieutenant, et qui se trouvait en ce moment aux côtés de Mme Steinheil, s'avisait de faire les présentations. Le Président déclara alors qu'il estimait beaucoup le talent du peintre, dont il possédait même une œuvre.

Pendant tout le cours de la conversation, Félix Faure se montra fort enjoué et parfaitement aimable, et comme il allait prendre congé de la jeune femme, il lui dit: « J'espère bien que M. Steinheil et vous viendrez me voir dès mon retour à Paris. Et puis, vous savez, vous avez presque promis de me photographier à l'Elysée. »

Mme Steinheil et son mari furent dès lors reçus à la présidence de la République. Les relations ébauchées aux manœuvres alpines se poursuivirent — Mme Steinheil, qui avait l'ambition

(Lire la suite page 41.)

## LA BANDE DES CHAUFFEURS

GRAND ROMAN HISTORIQUE ET DRAMATIQUE

Par LOUIS BOUSSENARD

La scène est en Beauce, au mois de mai 1793, Jean de Montville, jeune et beau gentilhomme ruiné par la Révolution, voudrait épouser la très belle Valentine de Rougemont qu'il aime et dont il est aimé. Mais la mère de Valentine s'y oppose parce que Jean est pauvre. — A l'issue d'un rendez-vous avec sa fiancée, Montville tombe entre les mains des brigands qui désolent à cette époque le pays: on le conduit devant le chef des Chauffeurs, Fleur-d'Épine, dit Finfin; ce dernier lui propose de devenir son successeur: ainsi le gentilhomme pourra s'enrichir et épouser Valentine. Jean refuse avec indignation. Finfin lui laisse huit jours pour réfléchir. — Montville finit-il par accepter? nous l'ignorons. Toujours est-il que Fleur-d'Épine présente aux Chauffeurs son successeur, un homme qui a la même taille gigantesque que Jean et qui portait toujours un masque sur la figure. — La première expédition commandée par le nouveau chef est dirigée contre les fermiers du Gautay qui ont précisément élevé Montville. Les portes de la ferme sont enfoncées; le père Foucher, le fermier, est réduit à l'impuissance. Le chef ordonne d'allumer du feu et de « chauffer » le vieillard. La sinistre opération se

poursuit malgré les supplications de Foucher et de sa femme qui subit, elle aussi l'atroce supplice. Mais ils ont reconnu, ou ont cru reconnaître l'homme au masque, le chef de l'expédition: c'est Jean de Montville, l'enfant qu'ils ont élevé. A leurs souffrances physiques s'ajoute cette dure peine morale. Mais la vérité avant tout: ils déclarent au juge que leur bourreau est Jean de Montville.

Le juge de paix et les gendarmes mettent ce dernier en état d'arrestation, malgré ses protestations indignées: « Je ne suis pas Finfin, proclame-t-il. On le conduit en prison, — d'où il ne tarde pas à s'échapper. Est-ce un aveu de sa culpabilité? C'est ce que la suite nous apprendra.

Deux ans et demi se sont écoulés. La Bande des Chauffeurs, poursuivant la série de ses sinistres exploits, arrête un digne bourgeois sur la route de la Beauce. Tout l'argent est volé, mais on laisse la vie sauve aux voyageurs. Parmi eux, se trouvent Mme de Rougemont, Mlle Valentine de Rougemont et le capitaine Léon Bouvard, envoyé en Beauce pour faire la guerre aux Chauffeurs.

(Lire la suite à la page 6.)



## DE LA POLICE dans le Nord et dans l'Est

LE TRUC DU DOUANIER. — J.-P. Vermeil, dit Jean-le-Grâneur, essayait de franchir le pont du chemin de fer entre Bourcoing et Asoy, en s'aidant seulement de ses mains, les jambes et le corps dans le vide. Ce truc étant celui em-



ployé par les fraudeurs désireux d'échapper aux regards des douaniers en embuscade sur la voie ferrée, ces derniers viennent chaque soir mettre du savon noir sur les bords du tablier du pont. Vermeil ignorait ce détail qui fut cause de sa perte, car le maudit savon lui ayant fait lâcher prise, il tomba tout droit dans le canal et coula à pic. **NORD.**



UNE FEMME QU'ON VEUT EMBRESSER TOMBE DANS LA SEINE ET SE NOIE. — Voici, d'après les aveux du coupable, comment a péri Mme Chamoin, du village de Poliset, dont on a retrouvé le corps dans la Seine : « Après avoir bu plus que de raison dans divers cabarets de Bar-sur-Seine, a déclaré Fays, un ancien sous-officier, je rentrais dimanche soir à Poliset, en suivant les bords de la Seine, lorsque je rencontrai Mme Chamoin. Une idée saugrenue traversa mon cerveau : je voulais l'embrasser. Aussitôt je m'approchai d'elle ; mais la pauvre femme, qui longeait le bord du fleuve, fut si surprise qu'elle fit pour se défendre un brusque mouvement et tomba à l'eau. J'ai perdu la tête, et j'ai repris le chemin de Bar-sur-Seine. Fays a été invité à se tenir à la disposition de la justice. **AUBE.**



BANDITS DE GRAND CHEMIN. — Un cultivateur de Quévauxvillers, M. Boulanger, a été attaqué sur la grand-route par deux individus qui lui portèrent de violents coups de gourdin. Étouffé d'une minute, M. Boulanger reprit bientôt son sang-froid et réussit à se dégager de l'étreinte de ses agresseurs. Il leur échappa et s'appuya contre un arbre. Puis, par un geste instinctif, il porta la main à sa poche. Les bandits purent alors supposer qu'il était armé et qu'il allait se défendre à coups de revolver. Ils reculèrent et M. Boulanger en profita pour s'enfuir vivement. **SOMME.**

# LES BRISEURS DE CHAINES

Grand Roman Dramatique (suite)\*

PAR JULES MARY

## DEUXIEME PARTIE

### XII

SABINE EN DANGER (suite).

— Ainsi, tu te rencontrais souvent avec elle ?

— Très souvent... Mais nous ne pouvions échanger que rarement quelques mots, car je me défiais de toi, père, et surtout...

— Surtout ?

— De cette femme à l'œil faux et dur, qui m'a toujours fait peur, et qui est entrée dans cette maison en même temps que ma belle-mère...

— Tu veux parler de Céleste Cassoulet ?

— Oui.

— Je la chasserais !

— Hélas ! père, tu n'es pas le maître ici...

— Tu verras ! Tu verras ! dit-il en relevant la tête.

— Qu'importe, du reste, que tu la chasses ou qu'elle demeure, malgré toi... Je ne me soucie plus d'elle, puisque, maintenant, je t'ai comme complice...

— Elle resta silencieuse, fatiguée peut-être... ou rêvant.

Au bout d'un instant, ce fut Claude qui dit :

— J'ai mérité que tu ne m'aimes pas autant qu'elle... c'est vrai, cependant si tu savais quelle place tu tiens dans mon cœur, tu ferais deux parts égales de tien... tu me pardonnerais d'avoir fait le malheur de ta mère en apprenant combien j'ai été trompé...

— Père, je t'aime !

— Est-ce bien vrai que tu m'aimes vraiment ?

— Oh ! père.

— Elle lui embrassa les mains.

— Alors... si cela est vrai... pourquoi te défies-tu toujours de moi ?

— En quoi, père ?

— En refusant de me faire la confiance que je t'ai demandée.

— Une confiance ?

— Oui... D'où vient l'émotion profonde, étrange, inexplicable, qui t'a rendu malade, qui a failli te tuer ?... L'arrestation de cet homme, dans notre hôtel, à notre foyer presque, pouvait l'étrangler un peu, je le reconnais, mais non à ce point... Je t'ai vu te précipiter vers lui, toute pâle, toute frémissante, comme si tu avais voulu l'interposer entre ce forçat qui se jouait de la justice et la justice qui venait de le reconquérir...

— Elle dit, simplement, étouffant dans son secret :

— C'est vrai, j'aurais voulu le sauver... lui épargner une pareille honte...

— \* Voir l'Œil de la Police n° 16.

— Pourquoi ?

— Parce que je l'aime !...

— Elle avait dit cela sans hésiter, d'une voix faible comme un souffle.

— Et de nouveau, elle avait fermé les yeux, comme pour mieux concentrer dans le fond de son cœur, l'image de l'homme qui bientôt s'en retournerait vers le bague...

— Tu l'aimes ! Tu aimes ce ?... Oh ! mon Dieu !

— Oui, je l'aime, redit-elle, je l'aime depuis longtemps... Depuis le jour où il m'est apparu pour la première fois dans l'île maudite... et où maman, qui le connaissait, qui connaissait son passé, qui connaissait son crime, m'a dit pourtant : « Tu peux avoir confiance en lui comme s'il était ton frère... »

— Oui ; ta mère a fait allusion à trois hommes qui lui étaient dévoués...

— Ces trois hommes n'existent plus... le dernier était celui que j'aime...

— Un forçat, un criminel... Oh ! mon enfant ! mon enfant !

— Oui, et voilà pourquoi il ne m'a jamais écoutée, alors que je ne m'étais pas encore rendu compte de l'amour qui m'attirait, lorsque j'essayais de me rapprocher de lui sur le bateau qui me ramenait en France... Voilà pourquoi, tout en protestant de son dévouement — dévoué jusqu'à la mort — il me répondait brusquement, me faisait pleurer... Je ne sais pas quel grand crime, il a commis... mais c'est un noble cœur, malgré tout...

— Il a tué le père de ta mère, ma pauvre petite... avec ses deux complices...

— Le père de maman... C'est affreux !

— Elle cacha son visage dans ses mains. Mais soudain :

— Maman le savait, et maman m'a dit : « Tu les considéreras comme des frères... quoi que tu saches et quoi qu'il n'arrive... » Il faut donc que leur crime soit excusable... il faut donc qu'ils l'aient racheté, ce crime, pour que maman, pour que la fille même de celui qu'ils ont tué, leur ait pardonné, seize ans après... et pour que ce pardon fût si grand, si complet, qu'elle n'a pas craint de me confier, moi, à ces trois hommes...

— Peut-être ! Peut-être...

— Ils se sont repentis, vois-tu, père... ils ont expié... ils ont voué leur vie à leurs remords et au rachat de leur passé... L'un est mort... Les deux autres ont poursuivi son œuvre... et les voilà au bague... Et le dernier des Trois, Rodolphe, le connaissait, le danger qu'il courait, en venant à notre fête, car quelques minutes auparavant, prévoyant la

catastrophe, il m'avait demandé pardon de sa cruauté envers moi...

— Tu aimes cet homme ! Tu aimes un forçat !

— Je l'aime... Ce n'est pas ma faute... dit-elle très bas. Je l'aime malgré tout, j'en souffre, et c'est ce qui me fait mourir...

— Il lui embrassait les mains avec une tendresse pleine d'angoisse.

— Que faire, mon Dieu ? que faire ? murmurait-il.

— Elle l'entendit, le devina.

— Rien, dit-elle, puisque je vais mourir...

— Cruelle, cruelle enfant !

— Il la caressait, il l'embrassait, il l'étreignait.

— Et il avait des sanglots plein la gorge.

— Ecoute, dit-il, il y aurait peut-être un moyen de te rendre heureuse...

— Elle secoua la tête...

— Si je t'amenais ta mère ?...

— Ici ?

— Oui...

— Ici, auprès de moi ! Dans cette maison où elle pourrait se retrouver face à face avec celle d'où vient tout le mal ?

— C'est possible... j'en suis sûr... en évitant cette rencontre.

— Les yeux de l'enfant brillaient. Elle semblait transfigurée.

— Et je pourrai l'embrasser tout à mon aise ? Et je pourrai lui parler, longtemps ?...

— Oui... le veux-tu ?

— Si je le veux !

— Eh bien, aie confiance dans ton pauvre père si malheureux, et laisse-moi arranger les choses...

— Oh ! père ! père ! dit-elle.

— Elle lui tendit les bras.

— Il s'abattit sur le lit, l'étreignant encore, mêlant ses larmes aux larmes de l'enfant.

— L'espérance de voir sa mère parut rendre un peu de forces à Sabine.

— Mais elle n'en resta pas moins d'une faiblesse extrême, sujette à des syncopes fréquentes pendant lesquelles la pauvre enfant ressemblait à une morte.

— C'est en vain que Claude essayait de se rassurer en interrogeant le médecin.

— Fidèle à sa promesse, le père guetta l'occasion de faire venir Henriette sans qu'elle courût le danger d'être reconnue.

— Pour cela, il fallait qu'Henriette pénétrât dans l'hôtel pendant l'absence de Diane et qu'elle ne se trouvât pas non plus en présence de Céleste Cassoulet.

— Cela ne présentait pas, en somme, de bien grandes difficultés.

— Il fallait prévoir seulement l'occasion favorable.

— Diane sortait toutes les après-midi. Et la plupart de ses soirées se passaient dehors en dîners, en bals, en fêtes.

FEUILLETON DE L'ŒIL DE LA POLICE n° 47.

## Au Tribunal Correctionnel

### FATALE RESSEMBLANCE

La plaignante est Mme veuve Rosembuis, personne âgée, à la mise modeste mais quelque peu prétentieuse, à l'air digne et malheureux. Elle s'est portée partie civile.

M. le président procède d'abord à l'interrogatoire sommaire du coupable, lequel répond aux questions d'usage qu'il se nomme Philibert Boulestreau, trente-quatre ans, tourneur en optique, 22, rue des Canettes, et qu'il n'a jamais été condamné.

Puis la plaignante est invitée à conter ses peines.

M. le président. — Vous vous appelez Eudoxie Lambaume, veuve Rosembuis ?

LA PLAIGNANTE. — Oui, monsieur le président.

M. le président. — Votre âge ?

LA PLAIGNANTE. — Cinquante-trois ans.

M. le président. — Votre profession ?

LA PLAIGNANTE, hésitant. — Gérante d'un cabinet.

M. le président. — Un cabinet d'affaires ?

LA PLAIGNANTE. — Oh ! non, monsieur le président.

M. le président. — De lecture, alors ?

LA PLAIGNANTE. — Non plus, hélas !

M. le président. — Quel genre de cabinet ? J'y perds mon latin.

LA PLAIGNANTE, rougissant. — Vous savez, monsieur le président, un... cabinet... avec... des lunettes tout autour...

M. le président. — Ah ! oui, j'y suis. Il fallait donc le dire de suite... C'est un panorama... Bon état, pas trop fatigant... Qu'est-ce qu'on voit dans vos lunettes ?... La prise de la Bastille... les voyages de M. Clemenceau... l'entrée de Jeanne d'Arc à Orléans... M. Fallières au Loupilon ?... Toutes les actualités, n'est-ce pas ?

LA PLAIGNANTE, interloquée. — Dans mes lunettes on ne voit rien de tout ça... au contraire.

M. le président, insistant. — Quand on y colle l'œil...

LA PLAIGNANTE, avec stupeur. — Quand on y colle l'œil !... Ah ! monsieur le président... je me suis mal expliquée... C'est un chalet... un simple chalet que je gère.

M. le président. — Un chalet suisse ?

LA PLAIGNANTE. — Non, un chalet parisien, sur le boulevard de la Villette.

M. le président. — Enfin nous y sommes !... Ce n'est pas malheureux... Vous tenez purement et simplement un de ces établissements hygiéniques et discrets où le... contraire de la consommation coûte cinq ou dix centimes par... tête ?

LA PLAIGNANTE, à voix basse. — Oui, monsieur le président.

M. le président. — Mais, ma brave dame, vous n'avez pas à en rougir.

LA PLAIGNANTE, fondant en larmes. — Si vous saviez, monsieur le président !... Si vous saviez quels malheurs immérités m'ont fait tomber dans... dans la...

M. le président. — Dans la cruelle nécessité d'accepter de telles fonctions... Que voulez-vous ? il faut vivre... Je suis convaincu que si vous aviez des rentes...

LA PLAIGNANTE. — Je n'étais pas née pour ça... Dans ma jeunesse, je visais plus haut...

M. le président. — Vous étiez modeste sans doute ?... Ou peut-être corsetière ?...

LA PLAIGNANTE. — Non, artiste lyrique. J'ai chanté à...

M. le président. — Veuillez tout simplement nous raconter l'agression dont vous avez été victime.

LE PRÉVENU. — Par erreur, mon président.

M. le président, au prévenu. — Vous n'avez pas la parole ! Lorsque je vous interrogerai, vous me donnerez toutes les explications que vous jugerez utiles à votre défense.

LA PLAIGNANTE. — J'étais à mon comptoir, en train de disposer en petits carrés des kilogrammes de chefs-d'œuvre de la littérature contemporaine, lorsque ce monsieur (elle désigne le prévenu) qui sortait d'un dix...

M. le président. — Vous dites ?

LA PLAIGNANTE. — D'un dix, comme qui dirait d'une toilette.

M. le président. — D'un cabinet à dix centimes ?

LA PLAIGNANTE. — Oui, monsieur le président, avec toilette.

M. le président. — Continuez.

LA PLAIGNANTE. — Ce monsieur, qui sortait d'un dix, m'asséna, en plein visage, au moment où j'allais lui rendre la monnaie de sa pièce, un violent coup de poing... Je criai : « Au secours ! à l'assassin ! » Mais avant que les personnes présentes dans mon établissement eussent eu le temps de se mettre en état de voler à mon secours, il était déjà loin.

M. le président. — Mais comment l'avez-vous fait arrêter ? Vous le connaissiez ?

LA PLAIGNANTE. — Pas le moins du monde. Mais une demi-heure après, pendant que je bassinais mon pauvre nez endolori avec de l'eau salée, il est revenu me prier d'agréer ses excuses.

LE PRÉVENU. — Avec un bouquet de violettes, des violettes de Parme.

LA PLAIGNANTE. — Avec un bouquet de violettes, c'est vrai.



## DE LA POLICE à Paris et dans la Banlieue

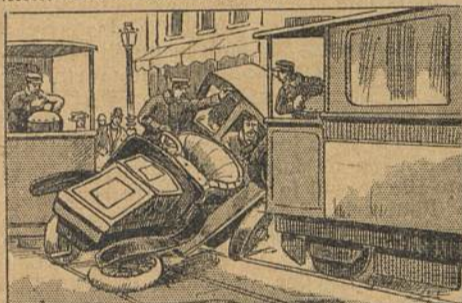
**SUICIDE D'UNE ÉCOLIÈRE.** — La jeune Lucienne Brière, pensionnaire dans une institution de Courbevoie, s'est donnée la mort en pleine classe, en avalant un cachet de strychnine, dérobé chez un pharmacien. Le plus navrant de l'histoire, est que cette pauvre écolière, qui était fort précocée, s'est suicidée parce que sa famille avait eu vent d'une liaison ébauchée et avait contrarié son inclination. SEINE.



**BIZARRE AVENTURE.** — Un jeune homme se disputait dans la rue avec sa mère. On en vint aux mots désobligeants et même aux menaces. Un parent intervint et tira 5 coups de revolver sur le fils irrespectueux. Ces 5 coups de feu — qui blessèrent gravement le jeune homme — amenèrent une bagarre à la faveur de laquelle d'audacieux filous subtilisèrent à la mère son réticule contenant 100 francs. PARIS.



**EXPLOSION D'UN GÉNÉRATEUR.** — Dans la raffinerie Lefebvre, à Rucourt, près Compiègne, un générateur a éclaté par suite d'une trop grande pression de vapeur. Une fente énorme se produisit dans le métal de l'appareil, tandis que de tous côtés la maçonnerie volait en éclats. Les moellons furent projetés avec une telle violence qu'ils allèrent perforer le plafond, à l'étage au-dessus. En même temps, la vapeur fusait avec une force considérable, atteignant divers employés de la fabrique; un chauffeur a été tué; deux ouvriers sont blessés. OISE.



**ENTRE DEUX TRAMWAYS.** — Profitant d'un jour de congé, le brigadier des gardiens de la paix Ainaut, avait invité plusieurs de ses amis à faire une promenade en taxi-auto. Comme le véhicule revenait vers 8 heures, avenue d'Orléans, le chauffeur fut pris entre deux tramways de la ligne Montrouge-gare de l'Est. Serré entre les deux voitures, le taxi-auto fut réduit en pièces et les 6 voyageurs qu'il contenait furent tous contusionnés. PARIS.

Parfois, Claude l'accompagnait. Mais cette vie de fièvre avait fini par le fatiguer et maintenant, presque toujours, Diane sortait seule.

Il y avait justement, deux jours après, une grande matinée de charité à laquelle Diane avait promis son concours.

Claude se permit de profiter de ce jour-là pour introduire Henriette à l'hôtel.

Eloigner Céleste, ce n'était pas bien difficile. Il inventerait au besoin quelques courses, de façon à ce qu'il n'y eût plus, place Malesherbes, que les domestiques ordinaires, fort indifférents au passage d'Henriette.

La veille, il dit à Sabine :

— Demain, mon enfant, demain, tu verras la mère...

Elle tressaillit. Un instant ses joues se colorèrent, puis redevinrent pâles aussitôt.

Le lendemain, vers trois heures, Diane sortit.

Elle emmena Céleste avec elle. Toutes les chances favorisaient Claude.

« Sabine est malade... Il faut que vous veniez... elle ne peut se passer de vous voir... Je prendrai les précautions pour entourer votre visite de tout le mystère que vous désirez... »

Le lendemain, il avait écrit une seconde lettre.

Et le matin du jour enfin venu, un télégramme avait averti Henriette que Claude l'attendait à l'hôtel, vers trois heures.

Sabine malade? Qu'était-il arrivé?

La mère était dans une inquiétude mortelle.

A trois heures, elle sonnait, toute tremblante, à la porte de l'hôtel.

Elle était vêtue de noir, comme toujours.

Un grand voile très épais lui cachait complètement le visage.

Du reste, à l'hôtel en ce moment, aucun danger pour Henriette.

Personne, parmi le personnel, ne la connaissait, en dehors de Céleste, et ne l'avait jamais vue.

Elle demandait à parler à Claude.

Celui-ci la guettait anxieusement, de l'une des fenêtres.

Il la vit entrer, s'adresser au concierge, traverser la cour.

Et il se trouvait comme par hasard, dans le vestibule, au moment où Henriette de son côté, y pénétrait.

Devant les gens qui étaient là, il reçut la pauvre femme comme une étrangère.

Mais lorsqu'ils se furent éloignés :

— Sabine est malade.

— Oui... une faiblesse extrême... On dirait qu'elle veut se laisser mourir !...

— Je comprends, murmura Henriette, qui, je comprends... Depuis l'arrestation du marquis de Fourvières, dans la fête de Diane, n'est-ce pas ?

— Oui... alors, vous savez donc ?

— Que Sabine aimait le marquis ?...

Hélas ! oui, je le savais... Sabine me l'avait avoué, en me demandant pardon de cet amour !...

— Que faire ? Que faire pour la guérir, pour qu'elle oublie cet homme ?

— Elle ne l'oubliera jamais !

Ils montaient, tout en parlant, vers la chambre de Sabine.

Sur le seuil, Henriette s'arrêta.

Son cœur battait en désordre. On eût dit qu'elle n'osait entrer. Elle entra.

L'enfant venait de s'assoupir et n'entendait rien.

Henriette put venir, sans la réveiller, jusqu'auprès du lit.

— Comme elle est pâle ! Comme elle est changée ! en si peu de jours ! ! !

Elle avait bien envie d'effleurer d'un baiser ce front candide.

Mais elle se retint. Elle ne voulut pas interrompre ce repos.

Elle attendit.

L'enfant, du reste, ne dormit pas longtemps.

Elle ouvrit bientôt les yeux.

Et son regard, tout de suite, rencontra le visage douloureux, le visage éploré et baigné de larmes de sa mère.

Elle lui tendit les bras, sans un mot, et toutes deux se mirent à pleurer.

Ce ne fut qu'après un long moment qu'Henriette put dire :

— Méchante ! Méchante !... pourquoi veux-tu te laisser mourir ?...

— Je l'aime... et il est perdu !...

— Ainsi, il existait donc seul pour toi et tu ne tiens pas compte des affections qui l'entourent ? Ton père n'est plus rien... Et moi, je ne mérite plus que tu vives à cause de moi... Tu ne penses pas aux désespoirs que tu nous causes... Les larmes que nous versons, ton père et moi, ne retombent pas sur ton cœur... ?

— Oh ! maman ! maman, ne me gronde pas... Pardon !...

— Je ne te gronde pas, mais je voudrais te faire entendre raison.

Mais l'enfant devenait de plus en plus pâle.

Elle allait s'évanouir. Il ne lui fallait plus aucune émotion. Alors Henriette se tut, alarmée.

Elle passa auprès de l'enfant une partie de l'après-midi.

Claude était d'abord resté avec elles, puis les avait laissées, afin de ne pas empêcher leurs épanchements par sa présence.

Mais il ne s'était pas éloigné.

Dans la chambre voisine, il attendait.

Il guettait, par les fenêtres, si quelque chose d'insolite ne se passait point dans l'hôtel, si Céleste Cassoulet ne revenait pas, avec Diane.

Vers quatre heures, Céleste rentra.

Elle était seule.

Du reste, Claude avait calculé que Diane serait absente toute l'après-midi.

Mais la présence de Céleste dans l'hôtel, en même temps qu'Henriette, c'était quand même un danger.

Pour pénétrer dans la chambre où était couchée Sabine, il fallait traverser celle où Claude se tenait.

Si Céleste l'avait tenté, Claude l'en eût empêché.

Ce fut, du reste, ce qui arriva.

Céleste entra presque aussitôt.

Peut-être avait-elle appris, en bas, que depuis une heure une femme voilée et qui paraissait avoir voulu cacher avec soin son visage, était avec Claude Morland.

Céleste Cassoulet était placée là par Diane pour espionner.

Digne sœur de son frère.

Tout lui était donc suspect.

Quelle était cette femme avec laquelle Claude s'enfermait avec sa fille ?

Elle monta, entra dans la première chambre sans frapper, croyant n'y rencontrer personne et se trouva un peu décontenancée, devant Claude.

Claude l'avait entendue venir et avait averti Henriette et Sabine.

Un silence profond dans la chambre de la malade.

Et comme Céleste Cassoulet faisait mine de s'y diriger :

— Que désirez-vous, Céleste ? demandait Claude.

— Mademoiselle peut avoir besoin de moi.

— Elle repose en ce moment... Laissez-la dormir...

Et comme Céleste allait insister.

— Ne suis-je pas là ? Si j'ai besoin de vous, je vous appellerai...

Alors, elle ressortit.

Ses yeux louches indiquaient une vague défiance.

Elle était à peine partie que Claude la sonnait.

Elle rentra.

Claude lui tendit une ordonnance du médecin.

— Tenez, Céleste, voici ce que le docteur a prescrit. Allez donc tout de suite chez le pharmacien et rapportez les médicaments.

Il avait parlé bas, comme s'il avait craint de réveiller Sabine.

La défiance de Céleste, pourtant, n'était pas complètement dissipée.

Claude le comprit. Il était sur ses gardes.

Céleste sortit de l'hôtel aussitôt. Mais elle alla se cacher dans l'angle d'une maison et de là elle guetta la porte.

Pendant un quart d'heure personne n'apparut.

— Je me suis trompée, murmura-t-elle, et les autres aussi... la femme en deuil sera partie sans que les gens s'en soient aperçus... le concierge laisse souvent la porte cochère ouverte...

Et elle descendit l'avenue de Villiers jusqu'à la pharmacie voisine.

Elle avait à peine tourné le dos qu'Henriette surgissait derrière elle et s'éloignait d'un pas rapide.

Claude avait deviné que Céleste ferait le guet.

Et il attendit jusqu'au moment où il jugea que tout danger avait disparu.

C'est alors qu'il avait fait sortir Henriette.

Cette visite, si courte qu'elle eût été, calma pourtant la jeune fille. Elle dormit quelques heures, cette nuit-là.

Et le lendemain, elle disait tout bas à son père :

— Si je pouvais revoir maman, tous les jours, si je pouvais vous avoir, tous les deux, toujours, auprès de moi, il me semble que je guérirais...

— Je tâcherai, mon enfant, oui, je tâcherai de te donner cette joie...

— Comment feras-tu ?

— J'ai songé à t'emmener à la campagne...

— Oh ! oui, père, si tu pouvais !...

Et elle ajouta, plus bas, pensant à Diane :

— Si tu pouvais m'emmener loin d'elle !

Il entendit et ne répondit pas.

Plusieurs fois après cet entretien, Sabine lui redit :

**LE PRÉVENU.** — J'avais pris Madame pour ma vieille chipie de belle-mère, qui ne vaut pas les quatre fers d'un chien. D'ailleurs, entre nous, c'est un peu sa faute, à Madame.

**M. LE PRÉSIDENT.** — C'est le lapin qui a commencé, naturellement.

**LE PRÉVENU.** — Pourquoi s'avise-t-elle de lui ressembler comme deux gouttes d'eau, à ma vieille chipie de belle-mère ? Ressembler à ma belle-mère ! Je ne vois pas pour une femme la nécessité de...

**LA PLAIGNANTE.** — Juste à ce moment entra un agent de police qui demandait modestement un cinq. Je l'ai requis d'arrêter ce monsieur et de le conduire avec moi au commissariat.

**M. LE PRÉSIDENT.** — Ce que le brave agent s'est empressé de faire.

**LA PLAIGNANTE.** — Le pauvre homme était bien embarrassé, mais le devoir avant tout. Ce monsieur lui avait proposé de l'attendre une minute, il faut le reconnaître.

**LE PRÉVENU.** — Pour sûr que je ne me serais pas sauvé. Je sais ce que c'est quand ça presse.

**LA PLAIGNANTE.** — L'agent a refusé, sacrifiant héroïquement la doublure de son pantalon à son devoir.

**M. LE PRÉSIDENT.** — C'est beau.

L'héroïque agent, victime du devoir, est entendu.

Il déclare que le prévenu l'a suivi sans tenter de lui opposer la moindre résistance,

et en ne cessant de protester de ses vifs regrets.

**LE PRÉVENU.** — C'était justice. Y avait eu erreur. Pour ça, j'étais dans mon tort.

**M. LE PRÉSIDENT.** — Quelles explications avez-vous à donner ?

**LE PRÉVENU.** — Paraît, à ce qu'on m'a raconté, que ma défunte mère, du moment qu'elle était dans sa position intéressante qui comportait Bibi, elle aurait eu un regard pour une fontaine qu'avait perdu son robinet. Ça, c'est bien possible. Souvent n'en faut pas plus.

**M. LE PRÉSIDENT.** — Pourquoi... ?

**LE PRÉVENU.** — Ce qui fait que je suis un drôle de corps... Oh ! pour ça, j'aurais tort de nier, c'est l'exacte vérité... Y a pas à dire : mon bel ami !... Pour être un drôle de corps, je suis un drôle de corps.

**M. LE PRÉSIDENT.** — Je ne comprends pas.

**LE PRÉVENU.** — A la moindre émotion, soit de la joie, soit de la peine, soit de l'étonnement, c'est plus fort que moi, v'lan ! j'ai perdu ma clé...

**M. LE PRÉSIDENT.** — On achète un anneau. Ça se vend sur tous les ponts.

**LE PRÉVENU.** — Je parle au figuré. C'est-à-dire que faut que j'aille poser culotte, sauf votre respect. Si je rencontre un ami que j'avais perdu de vue depuis longtemps, ou bien une ancienne de l'ancien temps, c'est comme quand je vois tomber un cheval, écraser un chien, vacciner un gendarme, ou mar-

tyriser un innocent, ça me prend tout de suite dans le ventre... Par exemple, ça n'empêche pas la santé... J'ai un estomac d'Autriche, je digérerais des cailloux... Je dors comme un enfant... Seulement, voilà, c'est ma clé... ma fichue clé...

**M. LE PRÉSIDENT, impatient.** — Assez parlé de votre clé !

**LE PRÉVENU.** — Faut vous dire que, ce matin-là, la bourgeoise était venue à fruit sans crier gare... Deux d'un coup !... Des filles, jolies comme des amours... Faut reconnaître que c'était pas mal envoyé, rapport à mon état...

**M. LE PRÉSIDENT.** — Je ne sais pas très bien...

**LE PRÉVENU.** — Vu que je suis tourneur en optique, comme j'ai eu celui de vous le dire.

**M. LE PRÉSIDENT.** — Eh bien ?

**LE PRÉVENU.** — Dame ! une paire de jumelles !... Je ne pouvais guère mieux espérer... C'était pas mal, pour un début... Je ne m'attendais guère à celle-là.

**M. LE PRÉSIDENT, maussade.** — Ne faites pas le farceur, je vous prie.

**LE PRÉVENU.** — Du coup, la joie subite, ça m'a fait un effet. Toujours ma clé, vous comprenez ?

**M. LE PRÉSIDENT.** — Passons...

**LE PRÉVENU.** — Je me dis : « Faut mettre les petits plats dans les grands et pas regarder à la dépense. » Et, au lieu d'aller sur le carré, je dégringole quatre à quatre les esca-

liers et j'arrive à l'établissement de Madame... (Le prévenu regarde la plaignante.) Si on ne s'y tromperait pas !... Comme deux gouttes d'eau ! Vrai, on aurait commandé la paire !... Pauvre femme, c'est à souhaiter pour elle la guillotine.

**M. LE PRÉSIDENT.** — Trêve à vos réflexions saugrenues.

**LE PRÉVENU.** — Cette dame n'avait pas l'air de se douter que j'étais pressé... Elle était au fond d'une cabine, avec un petit pinceau en chandelier à la main... Ah ! pour ça, faut lui rendre justice, on peut manger chez elle, si toute sa vaisselle est aussi bien entretenue et récurée...

**LA PLAIGNANTE, avec feu.** — Certainement.

**LE PRÉVENU.** — « Dites donc, la mère, que je lui demande, est-ce qu'il y en a un de libre ? » Attendez, qu'elle me répond. Ya que des dix. C'est trop cher pour vous. » Moi, sans répondre, je m'installe dans un dix.

**M. LE PRÉSIDENT.** — Arrivez aux coups.

**LE PRÉVENU.** — Faut vous dire, mon président, qu'en entrant, j'avais pas vu son visage, puisqu'elle était baissée et qu'elle avait le dos tourné.

**M. LE PRÉSIDENT.** — Cela s'explique.

**LE PRÉVENU.** — Et puis, j'étais pressé. Faut vous dire aussi, mon président, qu'une fois entré, je l'attendais ronchonner tout le temps : « Si ça fait pas suer ! qu'elle bougonnait... Les ouvriers, tous des gourmands, des mange-tout !... Y a rien de trop cher pour

— Emmène-moi, père, emmène-moi !  
 Claude réussit, quelques jours après, à faire venir pour la seconde fois Henriette à l'hôtel. Même sans danger, la mère put rester deux heures auprès de sa fille. Mais il était évident que les visites de la femme en deuil ne pouvaient être renouvelées impunément. Elles finiraient par attirer l'attention des domestiques. Ils jaserait. Ils surveilleraient. Céléste, puis Diane, seraient prévenues. Henriette serait découverte. Alors Claude résolut de partir. Il s'était informé.  
 La villa de Chamarande, qu'il avait habitée, où il s'était marié avec Diane, était restée libre depuis ce temps. Il conclut l'affaire, en une matinée.  
 Huit jours après, le père et la fille étaient installés à Chamarande.  
 C'est à peine si Sabine avait eu la force de faire ce voyage, tant elle était faible.

En arrivant à la villa, elle dut se remettre au lit.  
 Lorsque Diane connut la résolution de son mari, elle n'en parut pas surprise. On eût dit même qu'elle en était enchantée.

— Tu as raison, dit-elle, l'air de la campagne lui fera du bien...

Durant tout le temps que se firent les préparatifs du départ, elle ne sembla plus s'en préoccuper. Elle restait à Paris, et laissait partir Claude.

A Chamarande, dès qu'ils furent chez eux, Henriette fut avertie.

Elle accourut aussitôt.

Claude avait pris deux domestiques nouveaux. Céléste n'avait pas quitté sa maîtresse. C'était la liberté ! Le pauvre homme s'épanouissait dans le mystère de son bonheur, pour un instant reconquis.

Henriette arrivait le matin. Elle ne quittait plus sa fille, avant le soir.

Comme il fallait expliquer, cependant, ces visites fréquentes et sa présence prolongée dans la villa, Claude avait dit aux domestiques :

— C'est une garde-malade qui veille sur mon enfant.

La chose était naturelle. Les gens ne firent aucune réflexion.

Hélas ! ce bonheur fut de courte durée.

Un jour, en venant d'Etampes à Chamarande, Henriette crut voir au loin deux hommes qu'elle reconnaissait. Ils venaient vers elle.

Elle se rapprocha, se cacha, les attendit sans être vue.

Elle ne se trompa pas.

C'étaient les deux bandits de l'île maudite : ceux qui lui avaient fait tant de mal, ceux qui avaient voulu l'assassiner, ceux qui avaient tué Devinaine.

C'était Philidor et Lubin.

Henriette revint à Etampes. Et, ce jour-là, elle ne put voir sa fille.

Le lendemain, par un clair soleil d'avril, elle reprit le chemin de Chamarande et traversa, en se cachant encore, le petit bois qui s'étendait devant la villa. Avant de pénétrer dans le jardin et de s'approcher de la maison, elle s'arrêta.

Il lui semblait voir, là-bas, une animation inaccoutumée.

Et tout à coup apparut, sur le perron,

la femme détestée, de qui venait tout le mal.

Diane ! Diane ! qui était venue rejoindre son mari !

Diane auprès de Sabine !...

Henriette sentit son cœur se serrer d'une affreuse angoisse. L'instinct de sa maternité lui cria qu'autour de sa fille, jamais le danger n'avait été aussi grand, aussi menaçant.

Et maintenant que la présence de Diane lui interdisait à elle, l'entrée de la maison, Claude, faible, irrésolu, craintif, Claude restait seul plus que jamais... Elle revint sur ses pas, en détresse.

Diane était arrivée sans prévenir Claude.

— Tiens ! tiens ! murmura-t-elle, j'arrive à temps.

Céléste Cassoulet ne l'accompagnait pas. Diane n'avait pas besoin d'elle pour surveiller Sabine, puisque celle-ci ne sortait guère de son lit.

Eux-mêmes, Philidor et Lubin étaient repartis pour Paris.

Le silence et la solitude se faisaient autour de la villa, comme si chacun avait obéi à l'ordre de Diane et s'était conformé à ses volontés. Diane voulait rester seule en face de Sabine. Claude, pour elle, ne comptait pas.

Deux jours après, Diane demandait :

— Quelle est donc cette femme qui venait ici tous les soirs ?

Claude s'attendait à la question :

— Une garde-malade d'Etampes.

— Pourquoi ne vient-elle plus ?

— N'êtes-vous pas là ? Et tant que vous serez là, confiez-vous à une... à une étrangère, dit-il, d'une voix altérée, le soin de veiller sur l'enfant ?

— Non, certes, fit-elle... vous avez bien fait de la congédier...

Tout à coup, trois jours après l'arrivée de Diane, son état empira.

Des désordres graves se manifestèrent.

Elle avait voulu se lever, un après-midi, se sentant mieux ; il faisait un joli soleil d'avril, avec un temps très doux.

Mais elle ne fut pas plus tôt debout, qu'elle chancela sur ses jambes ; on eût dit qu'elle était ivre. Elle était tombée sur une chaise près de la fenêtre ouverte. Elle voulut se relever de nouveau, se raffermir. Elle ne le put. Ses jambes étaient molles, sa tête lourde ; elle se sentit prise de vertiges et son père se hâta de la reporter dans son lit.

Elle s'y trouvait à peine qu'elle était prise de syncope.

Elle revint à la vie au bout d'une heure. Elle souffrait moins. Jusque au soir, elle fut calme. La nuit, elle dormit paisiblement, et ne se réveilla que trois fois. Chaque fois, ayant soif, elle absorba un peu de la potion rafraîchissante que lui tendait son père. Car Claude, passionnément dévoué, couchait dans une chambre voisine.

Le matin, une heure environ après qu'elle eut bu, les mêmes symptômes se manifestèrent, la même étrange faiblesse, les mêmes vertiges, avec des nausées.

Mais cette fois, ce fut plus grave.

La respiration de l'enfant paraissait embarrassée.

Le visage s'altéra profondément.

La vue était trouble.

Il y eut encore des vertiges, des défaillances, des sueurs froides abondantes.

Le délire se déclara.

Sabine ne reconnaissait plus son père. Et le désordre de sa pauvre imagination, que rien ne retenait plus, l'entraînait à des discours sans suite, à des explosions de joie ou de douleur, à de grands éclats de rire, ou à des sanglots soudains.

Claude, effrayé, fit appeler un médecin d'Etampes qu'on alla chercher en voiture, sans perdre une minute.

C'était un vieux docteur, boiteux, court de taille, à la tête énorme, aux cheveux tout blancs, visage rasé, et yeux noirs, vifs, jeunes.

Il s'appelait Lecot et était très populaire dans le pays.

Il resta longtemps enfermé avec Claude et Diane, après avoir examiné la jeune fille et l'avoir interrogée sur son état.

Claude et Diane le mirent au courant des premières causes de cette faiblesse qui s'était manifestée le soir de l'arrestation de Rodolphe.

— Je trouve cette pauvre petite très mal, dit Lecot. Je reviendrai matin et soir, tant que je ne l'aurai pas tirée d'affaire... J'ai besoin de la suivre de près et de me rendre compte... Entre temps, faites-moi appeler, s'il y a lieu...

Il examina les ordonnances du médecin de Paris, y ajouta la sienne, et partit.

Diane le regarda s'éloigner, pensive, et quand il eut disparu, elle eut dans les yeux un sourire rapide de mépris : le dédain de la femme plus forte, et sûre d'elle, qui vient de juger la valeur d'un homme, et qui ne redoute rien de lui.

Jusqu'au soir, Sabine ne parut point souffrir.

Rien n'était changé dans son état lorsque le père Lecot — c'est ainsi qu'on l'appelait familièrement — repartit à la villa.

Le médecin parut plus satisfait, un peu surpris toutefois.

Il ne s'expliquait pas, à coup sûr, ces brusques sursauts, ces variations soudaines, ces syncopes inattendues, qui échappaient encore à son diagnostic.

— Lorsque vous la verrez dans cet état, dit-il à Diane, faites-le moi savoir et j'accourrai aussitôt...

Elle le promit.

Le soir, après avoir absorbé une potion qui devait lui donner un peu de sommeil, Sabine ferma les yeux et essaya de s'endormir.

Elle ne le put.

Les symptômes ordinaires se manifestèrent.

— Que ressens-tu ? Où souffres-tu ? demandait Claude alarmé.

Elle mit ses deux mains à sa gorge.

Elle se plaignait, là, d'une sécheresse, d'une constriction douloureuse. Il lui prit la main et lui tâta le pouls... Il était très inégal... tantôt petit, concentré, fréquent ; tantôt plein, dur et vibrant... Le visage si fin, si délicat, se gonflait, les yeux s'injectaient de sang... le regard était fixe, hébété, hagard... la peau était brûlante... et, comme les autres soirs, le délire se déclara...

(Lire la suite au prochain numéro.)



DE LA POLICE dans le Bassin du Rhône

ACCIDENT MORTEL. — La scierie de M. Ambrogio à Pelissanne, a été le théâtre d'un bien triste accident ; le nommé Belve, âgé de 32 ans, père de 2 enfants, était occupé à charger sur une charrette des fagots de bois. Il était monté sur le véhicule et était tout à sa besogne lorsque, soudain, il fut pris d'un étourdissement. Il lâcha le fagot qu'il tenait



entre les mains et vint s'abattre lourdement sur le sol, la tête la première. Ses camarades de travail s'empressèrent de relever Belve, qui ne donnait plus signe de vie. Un docteur fut immédiatement appelé ; mais malgré tous les efforts de la science et le dévouement des employés de l'usine, le malheureux Belve ne put reprendre ses sens. Dans sa chute, il s'était fracturé le crâne et sa mort avait été instantanée.

BOUCHES-DU-RHÔNE.



INCENDIE DANS UN THEATRE. — On donnait au Théâtre municipal de Nîmes, *Hérodiade*, avec M. Ansaldy, de l'Opéra. La salle était archicomble et la représentation sur le point de prendre fin, lorsqu'une fumée épaisse s'échappant de la loge de M. Ansaldy a produit une violente émotion parmi les acteurs en scène et la figuration. On a évité une panique, en faisant fermer toutes les issues. Le feu ayant été facilement maîtrisé, l'émotion du public fut de courte durée.

GARD.



SOUS LES ROUES D'UN TRAIN. — Un grave accident s'est produit en gare de Perrache à l'arrivée du train de Marseille. Mme Veuve Nitard, venant d'Avignon, en compagnie de sa fille, descendit de wagon au moment précis de l'arrêt. La pauvre femme s'était trop pressée, et le contre-coup qui se produisit toujours lorsqu'un train stoppe, la jeta sur le trottoir ; elle roula entre deux wagons ; le convoi se mit par malheur à reculer et, avant qu'on ait eu le temps de la secourir, sous les yeux de sa fille épouvantée, Mme Nitard eut la jambe droite broyée.

LYON.

eux... Ensuite ça crève de faim et ça veut des révolutions... Leur faut des dix centimes, au jour d'aujourd'hui !

LA PLAIGNANTE. — Je suis pour la hiérarchie sociale. Il faut que chacun soit à sa place. Moi, je ne suis pas à la mienne.

LE PRÉVENU. — Je l'écoutais, bien entendu...

M. LE PRÉSIDENT. — En silence ?

LE PRÉVENU. — En silence, pas précisément, parce que vous savez, mon président, que dans ces endroits-là, on n'est pas toujours maître de soi. Mais je me pensais : « En y'a une vieille paire de chenêts que ça ferait ! » C'était d'ailleurs la même voix. Et ça ne me mettait pas en joie, parce que je songeais que cette vieille bougresse-là ne s'était pas tant seulement dérangée pour voir sa fille et mes deux jumelles, deux amours de petites filles, mon président. Et, petit à petit, la moutarde me montait au nez. (Hilarité.)

M. LE PRÉSIDENT. — Arrivez au fait.

LE PRÉVENU. — Enfin, je sors.

M. LE PRÉSIDENT. — Pas tant de détails.

LE PRÉVENU. — Je m'approche du comptoir :

« Avez-vous de la monnaie de cinquante centimes ? » que je demande. Tout en continuant à grogner, Madame consent à lever la tête... Alors, vous me croirez si vous voulez, mon président, mon sang n'a fait qu'un tour.

M. LE PRÉSIDENT. — Je vous crois. Ensuite ?

LE PRÉVENU. — Ensuite?... Vous ne connaissez pas ma belle-mère, mon président, ni ces

messieurs du tribunal non plus, mais si vous la connaissez, rien qu'en voyant Madame, vous écouteriez d'un oeil titulaire le malheur qui m'est arrivé, et vous seriez plein d'indulgence pour ma méprise.

M. LE PRÉSIDENT. — Je ne saisis pas très bien...

LE PRÉVENU. — Et voilà pourquoi Madame a trinqué... J'étais un lion, mon président, un figure, un chacal, un huissier, un agent d'affaires.

M. LE PRÉSIDENT. — Vous détestez donc bien votre belle-mère ?

LE PRÉVENU. — Une menteuse, une enjôleuse, une avare !... Lorsque je me suis marié, elle n'a pas voulu déboursier un sou pour le trousseau, ni pour la noce, où elle s'est empressée comme une bête sauvage. « Plus tard, quand je n'y serai plus, qu'elle nous disait, vous retrouverez tout ça. Du reste, ça ne tardera guère. » Et elle gémissait, elle toussait elle se tenait pliée en deux pour me donner de l'espoir...

M. LE PRÉSIDENT. — Votre espoir a été trompé ?

LE PRÉVENU. — Je vous crois. Y a trois ans que ça dure, et elle est encore plus solide que vous et moi. Comme je lui faisais honte un jour de sa conduite et de son manque de parole, elle a profité de l'occasion pour se fâcher et cesser de nous voir.

M. LE PRÉSIDENT. — Tout cela n'excuse en rien votre brutalité envers la plaignante.

LE PRÉVENU. — C'est cette maudite ressemblance... On dirait les deux sœurs... Par exemple, j'ai cogné comme un sourd, je ne le cache pas.

M. LE PRÉSIDENT. — Cela vous prouve qu'il faut se défier du premier mouvement...

LE PRÉVENU. — Je m'en suis bien aperçu, allez, mon président, car, en rentrant chez moi, qu'est-ce que je trouve ? Ma belle-mère en chair et en os... Elle venait pour se remettre avec nous. Ça m'a fait un effet !

M. LE PRÉSIDENT. — Oui, oui, toujours la clé.

LE PRÉVENU. — Je suis allé sur le carré, du coup, puis j'ai flanqué une tripotée, une vraie, à la vieille, pour lui servir de leçon.

M. LE PRÉSIDENT, étonné. — Pour lui servir de leçon ? Parce qu'elle venait se réconcilier ?

LE PRÉVENU. — Non, mon président, mais pour lui apprendre à avoir, dans les établissements publics, des personnes qui lui ressemblent au point de m'exposer à des erreurs regrettables.

M. LE PRÉSIDENT. — Singulière façon d'accueillir sa démarche !

LE PRÉVENU. — Et je suis allé présenter à Madame mes excuses et un bouquet de violettes. C'est alors qu'elle m'a fait conduire chez le commissaire de police.

M. LE PRÉSIDENT. — Vous n'avez rien à ajouter pour votre défense ?

LE PRÉVENU. — Ma foi non, seulement je demanderais au tribunal de vouloir bien remettre à quinzaine, si c'est possible.

M. LE PRÉSIDENT. — Dans quel but ?

LE PRÉVENU. — De confronter Madame avec ma belle-mère. Ça fera une jolie paire de chenêts, comme je vous le disais tout à l'heure. Et ensuite, le tribunal reconnaîtra que mon premier mouvement était assez naturel.

M. LE PRÉSIDENT. — Le tribunal ne juge pas cette remise utile à la cause... Attendez qu'il est établi que le sieur Philibert Boulestreau a, dans la matinée du...

LE PRÉVENU, blanc comme un linge. — Je vous demande bien pardon de vous interrompre, mon président, mais voudriez-vous m'indiquer les cabinets ?

Sans répondre à cette demande nettement articulée, le tribunal condamne Philibert Boulestreau à trois jours de prison, cinquante francs d'amende et cent francs de dommages-intérêts.

Le tourneur en optique, un journal à la main, traverse la foule et file comme un lapin.

Il interroge de l'œil et du geste un municipal, qui, par extraordinaire, comprend sa mimique.

— La porte au fond du colidor, dit simplement le brave soldat.

La clé, toujours la clé !

Le Greffier.

(Reproduction interdite.)

# LA BANDE DES CHAUFFEURS

Roman historique et dramatique

PAR LOUIS BOUSSENARD

## PREMIERE PARTIE LES CHAUFFEURS

II (suite)\*.

Marceau ayant reçu le commandement du 2<sup>e</sup> bataillon d'Eure-et-Loir, mit à profit ces dispositions du jeune volontaire.

Il ne lui épargna ni une marche, ni une fatigue, ni une corvée, ni un danger, l'initia rudement à la vie militaire, et au bout de six mois en fit un soldat.

Patriote ardent, homme de devoir, aimant passionnément la France et la République, Léon Bouvard s'éprit de sa nouvelle profession et devint le type de ces fiers soldats-citoyens qui sauvèrent la Patrie de la coalition et portèrent si haut le nom de la France victorieuse.

Il était du reste à bonne école.

Nommé sergent au bout de six mois, il suivit en Vendée Marceau, nommé général de brigade, et le 10 novembre 1793 il était promu sous-lieutenant le jour même où Marceau passait général de division.

Blessé d'une balle à l'épaule, il fut évacué sur Nantes, et ne put rejoindre que le 22 mars 1794 son chef retourné à l'armée des Ardennes.

Il conquist à la bataille de Fleurus, 9 messidor an II (27 juin 1894), son grade de lieutenant, et trois mois et demi après, le 13 octobre, il était nommé capitaine pour action d'éclat à la prise de Coblenz.

Il allait avoir vingt-deux ans.

— Tu seras général dans trois ans, lui dit Marceau qui n'avait pas encore tout à fait vingt-cinq ans.

Coblenz pris, une division de l'armée de Sambre-et-Meuse assiégea la redoutable forteresse d'Ehrenbreistein qui était comme la citadelle de ce repaire d'émigrés.

Mais la place tenait bon et se défendait avec la dernière énergie ; ce qui enrageait le capitaine Bouvard, demeuré en permanence aux avant-postes et rêvant d'enlever par surprise un ouvrage avancé, la clef de la citadelle.

Par une nuit sombre il mit son audacieux projet à exécution et partit avec cent hommes d'élite.

Il attaqua furieusement les remparts, mais l'ennemi faisait bonne garde.

L'intrépide petite troupe vint se heurter à des forces dix fois supérieures, se fit écharper et, diminuée de moitié, revint sans son chef.

Au plus fort de l'action, le capitaine Bouvard, frappé d'une balle en pleine poitrine, était tombé dans un trou, peu profond d'ailleurs et y resta évanoui.

Quand il reprit ses sens, le jour commençait à paraître.

La tranchée française canonait furieusement la citadelle qui répondait coup pour coup.

Horriblement faible et presque incapable de mouvement, le jeune officier reconnut qu'il se trouvait dans une excavation causée par l'explosion d'une bombe.

Ignorant ce qui s'était passé après ce coup terrible dans la poitrine, entendant ronfler au-dessus de sa tête les projectiles, se voyant pris entre deux feux, il attendit avec cette impassibilité sereine des hommes qui ont sacrifié leur existence au devoir.

Un gémissement lui fit tourner la tête. Il n'était pas seul. A la lueur du soleil levant, il vit, près de lui, dans le trou, un moribond étalé à plat ventre, la face collée en terre.

Le moribond portait l'uniforme d'officier autrichien.

Pris de pitié, Léon usa ses dernières forces pour retourner le malheureux qui suffoquait. Cela fait, il retira la terre qui souillait ses lèvres, souleva la tête et la reposa sur son genou.

L'homme balbutia :

— Merci !

Puis, ces deux mots râlés avec cette

\* Voir l'Œil de la Police n° 46.

angoisse que concevront seuls ceux qui sont restés de longues heures étendus sur un champ de bataille :

— A boire !

Le capitaine Bouvard avait encore un peu d'eau-de-vie dans sa gourde restée intacte par miracle.

Avec une abnégation sublime, ne pensant pas à soi, il fit boire son ennemi

Puis il s'évanouit.

Quand longtemps, bien longtemps après, il reprit ses sens, il se trouva dans une grande pièce richement meublée, et couché sur un bon lit.

En face et dans un autre lit, était un blessé qu'il reconnut pour l'officier autrichien.

Debout et penché au-dessus de lui, un

Le commandant de place lui fit répondre que le capitaine Bouvard, grièvement blessé, n'était pas transportable. Mais qu'il recevait les soins les plus dévoués et les plus éclairés chez le comte de Boynes qu'il avait empêché lui-même de périr d'épuisement.

Dès qu'il serait en voie de guérison, le commandant, pour témoigner son estime à ce brave et loyal ennemi, le rendrait sans condition.

Quelques jours après, le capitaine Bouvard, choyé par une famille, pansé par de douces mains, apprenait enfin où il se trouvait.

Son hôte bien involontaire, mais reconnaissant, était un émigré, le comte de Boynes, un des membres d'une vieille famille de l'Orléanais, dont les terres étaient situées à Saint-Cyr-en-Val, canton de La Ferté-Lowendal (1).

Emprisonné à Orléans par ordre du comité, il avait pu s'évader et se réfugier à Coblenz, où l'avaient rejoint sa femme et sa fille unique, Renée, alors âgée de dix-sept ans.

Peu de temps après, sa sœur, la comtesse de Rougemont, ne se sentant plus en sécurité dans son château d'Aschères-le-Marché, s'enfuyait également avec sa fille Valentine et arrivait, elle aussi, à Coblenz.

Le comte de Boynes avait pris du service dans l'armée de Condé, et le généralissime Brunswick l'avait nommé commandant.

Lors de la prise de Coblenz par l'armée de Sambre-et-Meuse, l'émigré, avec sa famille, s'était jeté dans Ehrenbreistein, pensant y trouver un asile inviolable.

C'est lui-même qui défendait l'ouvrage si intrépidement attaqué par l'officier républicain, et il tomba très grièvement blessé, lui aussi, en repoussant l'attaque.

On a vu comment le hasard les avait réunis mourants, au fond d'un trou creusé par l'explosion d'une bombe.

Certes le comte de Boynes, qui personnifiait l'ancien régime, était pétri de préventions et aveuglé par l'esprit de caste.

Mais quel homme, à moins d'être un monstre, n'eût pas été touché par la générosité de l'officier républicain qui, mourant lui-même, en proie à une soif atroce, avait sacrifié pour son ennemi ses dernières gouttes d'eau-de-vie, plus précieuses que le sang, ne se réservant rien pour lui-même !

Aussi, le comte de Boynes sachant qu'il devait à l'intrépide soldat de la République la suprême joie de revoir les siens, lui conserva une reconnaissance proportionnée au bienfait.

Alors, quand les défenseurs de la place vinrent enfin le relever, il exigea que le jeune capitaine fût conduit dans sa maison et reçût les mêmes soins que lui.

Et les dames de Boynes, connaissant leurs obligations, payèrent largement la dette contractée par l'émigré envers l'officier de l'armée de Sambre-et-Meuse.

Grâce à l'habileté du chirurgien, grâce aux soins admirables dont il fut entouré, Léon Bouvard se trouva hors de danger.

Mais sa convalescence fut interminable.

Enfin le jour de la séparation arriva.

Le comte de Boynes, dont la guérison était plus lente encore, et qui s'était pris d'une réelle sympathie pour son hôte, ne le vit pas partir sans un cruel serrement de cœur.

— Adieu, capitaine, dit-il en l'embrassant fraternellement, vous rentrez en France, vous !

— Espérons que nos discordes finiront bientôt, répondit d'une voix émue, Léon Bouvard, et que vous pourrez aussi revoir la patrie.

— Tenez ! abrégeons ces adieux qui me peinent.

(1) Aujourd'hui La Ferté-St-Aubin.



On descend vingt-cinq marches et l'on se trouve en présence de deux hommes armés de sabres qui jettent des éclairs furtifs dans l'obscurité.

qui, réconforté, ouvrit les yeux et murmura stupéfait en reconnaissant l'uniforme républicain :

— Un bleu !

— Un soldat... comme vous... et blessé, fit Léon.

L'Autrichien prit sa main, la serra et reprit :

— Vous êtes un homme... de cœur... merci encore... Votre blessure ?

— Une balle dans la poitrine... j'étouffe !

« Et vous ?

— La hanche broyée... le ventre ouvert... mon sang coule... ma vie s'en va... Attendez !

A bout de force, mais non d'énergie, le capitaine écarta lentement l'uniforme de son compagnon, vit une plaie affreuse, et ne sachant comment arrêter l'hémorragie, prit quelques poignées de terre imbibées de sang coagulé, pétrit cette terre de ses mains défaillantes, en fit un emplâtre et en couvrit la blessure.

homme à lunettes, à l'accent allemand, lui fouillait la poitrine avec un instrument d'acier.

Puis il entendit l'homme à lunettes dire de sa voix rauque :

— La balle est enfin extraite, madame la comtesse ; ce pauvre jeune homme revient de loin, mais j'espère qu'il vivra.

Incapable d'interroger, plongé dans cette somnolence délicieuse qui suit les grandes crises, percevant à peine les sons et les couleurs, Léon se laissa doucement aller à cette sensation exquise et s'endormit tout à fait.

Cependant Marceau, inquiet du sort de son ami, avait fait explorer vainement tous les points accessibles.

Voyant toutes les recherches inutiles, il envoya au commandant de la place un parlementaire pour lui demander si le capitaine Bouvard était blessé ou prisonnier.

Dans ce dernier cas, il offrait de l'échanger aussitôt contre un officier de son grade.

« Un parlementaire va vous conduire aux avant-postes français... vous allez partir en convalescence... là-bas! Quand vous serez dans notre Orléanais... eh! bien, ne manquez pas d'aller embrasser mon vieux père pour moi. Saluez vos chères gardes-malades, et puis adieu!

Chères!... oh! oui, bien chères à l'officier républicain, surtout cette gracieuse et jolie Renée, si bonne, si douce au pauvre blessé qui s'était mis à l'adorer, sans espoir, presque sans oser se l'avouer, et qui, peut-être, ne la reverrait jamais.

Malgré sa vaillance, le capitaine Bouvard fut incapable de reprendre son service, car des efforts un peu violents lui causaient invariablement des crachements de sang.

Il passa donc la fin du printemps, puis l'été chez ses parents.

L'automne venu, l'envie le prit d'aller à Paris pour toucher son arriéré de solde et se distraire au contact de camarades comme lui en congé de convalescence.

C'est au retour de ce petit voyage, dans la diligence attaquée par les brigands, qu'il rencontra la comtesse de Rougemont, sa fille Valentine et sa nièce Renée de Boynes, toutes trois en grand deuil.

Rencontre imprévue qui lui produisit l'effet d'un coup de foudre après les dramatiques événements ayant amené leur connaissance première.

Monté près d'elles dans le coupé après la discrète invitation du muscadin, le capitaine, demeuré sans nouvelles depuis son départ d'Ehrenbreistein, n'osait pas interroger, craignant une catastrophe. Le malheur, hélas! était plus affreux qu'il ne pouvait le supposer.

Bientôt le typhus avait éclaté dans la ville assiégée.

Le comte de Boynes, frappé un des premiers, succomba en quelques jours!... sa femme, atteinte à son tour, mourait une semaine après, recommandant Renée à sa tante.

L'humanité de Marceau faisait bientôt fléchir les rigueurs du blocus en faveur des enfants, des femmes et des vieillards.

Sorties de la forteresse pendant un armistice généreusement accordé par le général républicain, Mme de Rougemont et les deux jeunes filles rentraient en France, à leurs risques et périls, éperdues, presque sans ressources, et la pauvre petite Renée s'en allait chercher asile près de son aïeul octogénaire, le vieux marquis de Boynes.

Et Léon, à l'aspect navrant de ces grosses larmes qui coulaient silencieuses sur les joues pâlies de son amie, pendant qu'elle lui sanglotait ce drame qui la faisait orpheline, maudissait la guerre et ses misères et, ne pouvant consoler une telle douleur, s'y associait comme si elle eût été la sienne.

Ce récit poignant finissait au moment où la diligence arrivait au pas à Bazoches-les-Gallerandes où habitait la famille Bouvard.

Se trouvant dans un village de Beauce absolument dépourvu de ressources, les trois femmes, incapables de continuer leur voyage en pleine nuit, acceptèrent sans hésiter l'hospitalité offerte par le capitaine dans la maison de ses parents.

Tous quatre allaient quitter l'auberge où relayait la diligence.

L'incroyable et l'homme au carrick marron qui avait ramené l'attelage par la bride, venaient de disparaître.

Il ne restait plus que le citoyen Mathias Lecerf, décidé à partir sur un bidet de poste pour Orléans, la diligence privée de son conducteur et de son postillon ne pouvant pas continuer le voyage.

— Citoyen, dit-il à l'oreille de Léon Bouvard étonné, un mot, je vous prie.

— Parlez!

— Pourriez-vous me dire si cette jeune personne en grand deuil, si pâle et qui paraît accablée de douleur, est la fille ou la petite-fille du ci-devant marquis de Boynes, demeurant à Saint-Cyr-en-Val.

— C'est elle-même. Quel intérêt avez-vous à le savoir?

— Aucun personnellement, citoyen.

« Mais, par humanité pour cette jeune personne, vous ferez votre profit d'un renseignement tout confidentiel que je vais vous donner.

— Je ne comprends pas.

— Et vous la préparerez, avec tous les ménagements possibles, à recevoir une affreuse nouvelle.

— Quelle nouvelle, citoyen?

— Celle de l'assassinat de son aïeul, chauffé, puis mutilé, il y a trois jours, par des brigands que l'on croit faire partie de la bande à Finfin.

— Mais, qui êtes-vous donc, citoyen?... vous qui venez de Paris et savez déjà ce qu'on ignore peut-être ici.

— Mon nom ne vous apprendra rien.

« Je suis le citoyen Mathias Lecerf.

— Cependant, expliquez-moi...

— Pardon, je suis pressé... adieu, citoyen ou peut-être au revoir, s'écria Mathias en enfourchant son cheval et en piquant des deux en pleines ténébres.

— Quel peut bien être cet homme? se disait le capitaine étonné de cette intrépidité qui brusquement contrastait avec la niaiserie montrée jusqu'alors par cet inconnu.

Puis il revint près des trois femmes pour les conduire chez ses parents, et tout atterré par la nouvelle catastrophe

— Canaille de postillon! ronchonne un second.

— Gredin de conducteur! s'écrie un troisième.

— Racaille de pantons qui nous ont estourbi deux bons pingres et blessé ce pauvre Marabout.

— Et ce que c'est lourd à trimballer comme ça sur son dos, toute c'te viande, macchabées et éclopés!

— Allons, du nerf! les gars.

« Nous approchons de Gueudreville et on va bientôt recommencer la petite fête, dans le souterrain à ce brave père Pigolet.

— Bon de fêter pour vous... moi je n'ai guère le cœur à la rigolade, en songeant que le Meg...

— Allons! le Rouge-d'Auneau a ses humeurs...

« Puisque le Meg est absent... en voyage, on ne sait où.

— Mais il n'ignore pas où nous sommes, lui!



Le Meg!... Le Meg... s'écrient d'une voix tremblante les gueux subitement dégrisés.

qui s'abattait sur son amie, murmurait :  
— Pauvre Renée!... oh! comme je vais l'aimer!

### III

Après avoir massacré le conducteur et le postillon, les brigands, chargés des sacoches pleines d'écus, s'étaient jetés dans les garennes.

Voyant qu'ils n'avaient rien à craindre, ils étaient sortis presque aussitôt des bois et avaient tranquillement enfilé un mauvais chemin s'enfonçant dans les terres, à droite.

Bien qu'ils fussent être satisfaits de l'opération, ils cheminaient silencieux, presque lugubres.

L'un d'eux bronche dans une ornière et grogne :

— Tonnerre de Dieu! c'est le Meg qui va faire un pétard, quand y saura qu'y a des macchabées!

« Ne nous a-t-il pas renseignés sur le passage de la diligence... le transport des vingt-cinq mille livres...

« Ce diable d'homme-là voit tout, sait tout, connaît tout.

— Bah! fais comme nous : saoule-toi en arrivant.

« Le bon vin, ça fait tout oublier... même les largues (femmes) quand on est si bête que s'en amouracher...

« La Grande-Marie te fait endêver, hein! le Rouge...

— Laissons ça, dis, veux-tu, Sans-Pouce.

— A ton idée, mon camarade.

« Enfin, nous voici à Gueudreville... C'est pas trop tôt!

Les voleurs, au nombre d'une trentaine, traversent un gros hameau, sans prendre la moindre précaution, sans baisser la voix, en gens se trouvant chez eux, et arrivent à une grande maison isolée entourée de hautes murailles.

On cogne de certaine façon; la porte s'ouvre après échange d'un mot d'ordre et l'on pénètre dans une vaste cour d'où s'exhale une violente odeur de charogne.

Cette demeure solitaire que les gens du pays regardent avec un dégoût mêlé de crainte, est celle de Pierre Rousseau, dit Pigolet, équarisseur de son état et l'un des francs (recéleurs) les plus actifs de la bande.

— Tout le monde connaît ça dans Gueudreville, mais personne ne souffle mot.

On sait trop ce qu'il en coûterait de lâcher une parole imprudente : la maison flambée, les gens chauffés et puis, pour ne rien laisser perdre, le père Pigolet (1), un grand vieux à l'air sinistre, aux yeux rouges, serait bien capable de faire passer dans ses chaudières le corps d'un chrétien mêlé aux carcasses des bêtes crevées et d'en tirer de l'huile, du pain de creton et de la poudre.

Devant une porte de cave dissimulée par un tas de fagots, nouvel arrêt, nouvel échange de mot d'ordre.

On descend vingt-cinq marches et l'on se trouve en présence de deux hommes armés de sabres qui jettent dans l'obscurité de furtifs éclairs.

— Je bas l'antif et j'arrache du chien-dent.

— C'est bon!... passez!

Les pingres se gardent.

La cave traversée, le groupe se trouve devant une deuxième porte formée de lourds panneaux de chêne, blindée d'une épaisse plaque de tôle et pourvue de barres, de serrures, de verrous formidables.

Tirée par le Rouge-d'Auneau qui marche en tête, la porte livre passage à l'abominable troupe.

Le lieutenant de Finfin et ses sacrépants débouchent dans un souterrain immense, dont le fond se perd dans l'ombre, et dont la partie occupée est éclairée par une infinité de chandelles.

Il y a là cinq ou six cents individus attablés devant des tas de viande, mangeant à pleine bouche, buvant à plein gosier, ronflant comme des porceaux repus, s'interpelleant, se disputant et brillant à tue-tête des refrains de circonstance.

Une groupe aviné hurle des couplets d'argot :

Dans cette piolle (maison)  
On vit chentènement (largement)  
Arton, pivois et criolle (pain, vin et viande)  
On a gourdemont, (en abondance).

Cette musique plaît à la horde, qui fait une ripaille monstre. On reprend en chœur : les hommes enflant la voix, les femmes glapissant et les moutards en fausset.

Pingres et pingresses  
Ont ben d'agrément  
Car les gonciers (niais) font largesse  
Au pau' caïman (gueux).

— Oui, grogne le Rouge-d'Auneau, toujours furieux, chantez, amusez-vous et parlez-nous des largesses des gonciers.

« En fait de largesses, une balle dans la tête à Mitouffin, une autre dans le poitrail à Saint-Père... claqués tous les deux... et avec ça Marabout qui gueule comme un âne.

Et comme pour donner raison au bandit dont la bile s'épanche en récriminations, retentit dans le souterrain, le braiment énorme, formidable, saccadé, d'un baudet qui galope, rue, pétarade et accompagne sa musique d'un fracas de vaisselle.

L'assemblée éclate d'un rire fou, pendant que le Rouge-d'Auneau reprend exaspéré :

— Baptiste! où est Baptiste-le-Chirurgien, sang-Dieu!

— Et que lui veux-tu, à Baptiste? demande un homme d'environ trente-cinq ans, à la figure fine, aux yeux noirs vifs, mais brouillés par l'ivresse.

— As-tu entendu? Chirurgien de malheur! y a de la viande!

— Morte?... en vie?

— Des morts et un blessé!

— De profonds pour les trépassés... Quant à l'éclapé, fais-le abattre par Pigolet. Moi je n'expédie pas les clients, aujourd'hui... je bois!

— Baptiste, prends garde!

« Tu es notre chirurgien et un de nos camarades grièvement blessé, Marabout, réclame tes soins.

(1) En Beauce, les équarisseurs sont appelés pigolets. C'est du reste un terme de profond mépris.



## DE LA POLICE dans le Midi et le Centre

### HISTOIRE D'UN SOLDAT QUI ÉTAIT TROP PETIT.

— Chabance, qui n'a que 1 m. 38 de taille, était valet de ferme à Valfleury. Il ne se présenta pas devant le conseil de révision, car il voulait être soldat. Déclaré bon d'office, il fut appelé au 75<sup>e</sup>, à Romans, où il supplia le colonel de le garder. On parvint à lui confectionner un uniforme, mais on ne trouva pas de képi à sa mesure. Il dut se contenter d'un bonnet de police. Malheureusement pour Chabance, le conseil de réforme le renvoya dans ses foyers 15 jours après. Chabance revint dans la Loire, et à Saint-Etienne il a été la victime de deux individus qui l'ont dévalisé après l'avoir roué de coups. Cette nouvelle mésaventure a fort affligé Chabance qui ne se console pas de ne point pouvoir servir la patrie.

LOIRE.



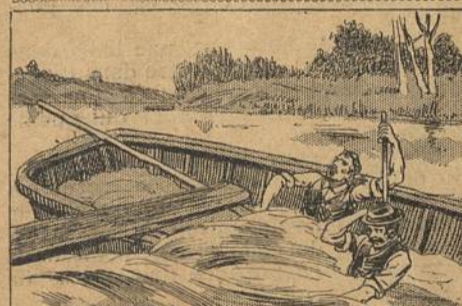
**ELLE A 55 ANS ET ELLE EST VOLAGE!** — Une scène, qui allie le vaudeville au drame, s'est déroulée à Capestang. Un chemineau, Pierre Daude, rencontrait, à l'auberge Perrotti, la veuve Hortense Marquet, âgée de 55 ans, et qui, quelques mois auparavant, avait été sa maîtresse. Il tenta de reprendre avec elle les relations interrompues, mais il fut éconduit, et pour cause : la veuve, dont la vieillisse brûle de deux immo-dérés, avait un autre amant. La nuit venue, l'unique et petite chambre de l'auberge dut abriter les trois hôtes : le chemineau, la veuve et son amant. Ces deux derniers partagèrent un bon lit, tandis que l'infortuné Daude, résigné et douloureux, en était réduit à s'étendre sur un matelas. Alors, à la faveur de l'obscurité, il tenta de rentrer en grâce auprès de l'infidèle. Mais la veuve se plaignit à son amant de ces façons de Daude, et celui-ci, voyant toutes ses tentatives échouer, entra en fureur et, saisissant un couteau à lame fixe, il bondit sur la femme et lui ouvrit le ventre. On l'a écorché.

HERAULT.



**LE DERAILLEMENT DE GRISOLLES.** — Le train rapide 122, qui circule chaque jour entre Cette et Bordeaux, a déraillé, à proximité de la gare de Grisolles. Un wagon de troisième classe, bondé de réservistes qui venaient d'accomplir une période d'exercice à Avignon, a été réduit en bouillie. On compte 10 morts et 40 blessés. Le plus navrant est que presque toutes les victimes de ce lamentable accident sont des jeunes hommes de 35 à 36 ans.

TARN-ET-GARONNE.



**DOUBLE NOYADE.** — A Solignac, MM. Jean Malissen, âgé de 42 ans, et Guyonnaud, 45 ans, étaient occupés à extraire du sable sur la Briance lorsque, par suite du trop lourd chargement du bateau, le fond de celui-ci creva. Les deux hommes disparurent sous l'eau et se noyèrent.

HAUTE-VIENNE.



**DRAME DE FAMILLE.** — Sur la place publique de Portet d'Aspet, Jean Megardon, cultivateur, âgé de 76 ans, a tiré un coup de fusil sur son fils Mathieu Megardon, qui fut blessé grièvement à la nuque. Le père s'est barricadé ensuite chez lui, et, quand on vint pour l'arrêter, il se tira 3 coups de revolver. La mort a été instantanée.

HAUTE-GARONNE.

— Va t'asseoir et fais comme nous, car tu m'en...nuies.

« Tu voudrais me déranger parce que je fais la cour à la grande Marie que tu reluques et qui ne veut pas de toi.

Le lieutenant de Finfin rougit puis pâlit subitement. Il jette un regard plein de haine au chirurgien, saisit une bouteille, la vide d'un trait, la broie sur un pilier soutenant la voûte et dit à Pigolet :

— Il y a là quatre sacs renfermant 25 000 livres... serre-les dans le coffre-fort !

« Bien ! tu en réponds dorénavant.

« Et maintenant que j'ai rendu mes comptes, je ne suis plus lieutenant... je redeviens un simple gueux qui veut s'amuser.

« Vive la joie !

La bande entière est là. Cette bande sinistre à la joie brutale, aux ébats farouches, entrevue jadis au bois de la Muette, se livre à une orgie furieuse dans l'énorme souterrain voûté comme une crypte, et s'étendant au loin, sous les champs de Beauce, en un méandre tortueux, ignoré, tout noir, formidable, de salles, de trous et d'impasses.

C'est le repaire inviolable, inexploré, inconnu, où se terre et disparaît comme escamotée la bande à Finfin, qui ne laisse plus aucun trace et déjoue toutes les recherches.

Et l'on vit là comme des coqs en pâte, hommes, femmes et enfants dans une ignoble promiscuité, largement abreuvés, abondamment repus, fêtant le jour, fêtant la nuit, bref se livrant à une interminable et monstrueuse bombance.

Quand on a bu, mangé, chanté, dormi, quand on a fêté les divinités païennes chères à Baptiste-le-Chirurgien, homme de science et d'érudition, on cherche, en attendant le retour des appétits momentanément satisfaits, d'autres distractions.

Jacques-de-Pithiviers, l'instituteur des Mioches donne à ses élèves des leçons de vol à la tire.

Les jeunes pingres étudient en outre l'argot, cette langue imagée de la gueuserie.

On leur enseigne aussi la pratique du « suage » et du « riffaillage », et les anciens de la bande, comme le père Eloufs, racontent les antiques légendes de brigandage.

Entre temps, des gens d'imagination trouvent des intermèdes plus ou moins comiques, plus ou moins réussis, qui obtiennent parfois un succès énorme.

Ainsi des mioches qui déjà donnent de grandes espérances viennent d'inventer une charge que l'on trouve exquise.

Jean d'Arpajon, un gamin de douze ans, très ivre, avec Radis-Noir, un petit Parisien à l'air canaille, le Rouge-d'Angerville, un drôle aux cheveux carotte, ont imaginé, avec un camarade plus âgé, Brigand le bien nommé, d'amener dans le souterrain la bourrique au père Pigolet.

Cette bourrique, bien connue à six lieues à la ronde, est une affreuse bête efflanquée, dartreuse, pelée, rosse et tétue comme pas une et répondant au nom de Rosalie.

Les jeunes bandits l'ont descendue à reculons, puis, après l'avoir bourrée de sucre, ont réussi à lui entonner dans le gosier un plein saladier de vin chaud.

Bientôt ivre, l'horrible animal s'est mis à gambader follement à travers le souterrain, puis à braire, à ruer et à tiber au milieu des tables, des bancs, des couples allongés sur la paille et jonchant son trajet d'éclats de vaisselle.

On l'a coiffée d'un bonnet blanc et affublée d'une jupe qui l'empêtré à chaque pas.

Le père Pigolet, très ivre, lui aussi, prétend qu'elle ressemble ainsi costumée, à sa propre femme, la mère Pigolet, mais en mieux.

Puis il ajoute paternellement :

— Attention, l's enfants ! ces bêtes-là, ça pète, ça rue et ça mord et c'est encore p'us pire quand c'est en ribote.

De ce côté-là, on rit à se tordre.

Plus loin, autour d'une table environnée d'un groupe compact, on entend des bravos, des jurons, des cris d'étonnement.

Au centre du groupe, est un pingre qui mange et boit.

Quelle pense ! quel gouffre ! que cet homme tout maigre qui broie et avale depuis des heures, sans relâche.

Sans-Arteaux a les foies chauds, chacun sait ça, et il peut rester à table douze heures sans débrider, l'heureux pingre ! Il n'a guère qu'une vingtaine d'années,

mais on ne peut évaluer sans frémir ce qu'il a dû engloutir depuis le jour où Jacques-de-Pithiviers le ramassa sur les débris calcinés d'une maison, les pieds affreusement brûlés.

Les plaies ont guéri, mais les orteils se sont soudés les uns aux autres par la cicatrisation et le pingre se trouve nanti d'un pied de solipède qui ne l'empêche pas d'être un marcheur infatigable.

Le substantif : orteil a, en Beauce, un pluriel original : arteaux ; d'où le nom significatif de Sans-Arteaux porté par le gueux.

Il a près de lui son camarade Quatre-Sous qui compte et marque la table d'entailles faites avec son couteau.

— Quarante-sept ! dit Quatre-Sous.

Sans-Arteaux saisit un hareng saur, lui coupe la tête, le fourre dans sa bouche, le tranche d'un coup de dent, mâche ferme, boit une demi-bouteille à même le goulot, introduit la queue du hareng, mâche encore, avale et boit.

— Quarante-huit ! Compte Quatre-Sous.

— Il ira au demi-cent, opine Baptiste-le-Chirurgien, qui suit en amateur professionnellement intéressé cette formidable absorption.

— Quarante-neuf, continue Quatre-Sous.

— Mais où diable qu'y loge tout ça, le sacré avale-tout-cru ! s'écrie avec admiration le Grand-Dragon, dont l'appétit, remarquable pourtant, ne peut rivaliser.

— Cinquante !

— Vois-tu, Grand-Dragon, dit Sans-Arteaux en se tapant sur le ventre, c'est la température de l'animau qui veut ça.

— Cinquante harengs saurs... et combien de bouteilles ?

— Seize ! avec huit livres de pain sortant du four.

« A présent, je casserais ben quéque chose de léger... par exemple, deux douzaines d'œufs durs... un boisseau de nêles...

Plus loin, une dispute.

Profitant de l'absence de Baptiste-le-Chirurgien, le Rouge-d'Auneau essaie de lutiner la Grande-Marie.

Mais la belle fille répond à ses galanteries par un maître soufflet.

— Puisque je ne veux pas de toi.

— Pourquoi ? J'en vauds bien un autre.

— C'est possible ! mais tu ne me plais pas.

— Je suis donc le seul.

— Une insolence que tu me paieras.

— Tout de suite ! Tiens, prends ce collier de perles fines.

« Comment le trouves-tu ?

— Pas mal... Où as-tu grinché ça ?

— Avant-hier... chez le ci-devant marquis de Boynes... un vieux de quatre-vingts ans que nous avons assaisonné... j'te dis qu'ça !

— Tu commandais ?

— Oui, j'ai moi-même flambé, puis es-tourbi le ci-devant marquis.

— Et ce soir, quand on a rincé la rou-lante (dévalisé la diligence), c'est encore toi qui commandais.

— Oui.

— T'es donc bon à quelque chose ?

— Quand tu voudras t'en assurer.

— On verra ça !...

« Tu me donnes des bijoux, c'est bien... mais je voudrais encore autre chose.

— Quoi ?

— Une fantaisie à moi.

— Dis voir.

— Eh ! bien, je voudrais moi-même, de ma main, couper le cou à un homme (1).

« Si tu me mets à même de passer ma loquade, je serai capable de faire des bêtises pour toi.

— Mais je ne demande pas mieux !

« Scionner le colas à un pante, c'est la moindre des choses.

« C'est promis !... c'est juré... ça sera fait avant huit jours... embrasse-moi !

Cet épouvantable marivaudage aurait peut-être duré longtemps encore, car la Grande-Marie, jusque-là si dédaigneuse, commençait à s'apprivoiser.

Mais un incident étrange vient interrompre brusquement la fête qui bat son plein.

Au moment où un tumulte inouï emplit l'immense crypte, deux coups de feu retentissent au fond de la cave, tout près de la porte bardée de fer.

Les balles passent en sifflant au milieu des pingres en goguelte et, par un

hasard incroyable, n'atteignent personne.

Cependant, l'une d'elles s'en va couper net une oreille à Rosalie, la bourrique à Pigolet qui, plus ivre et plus furieuse que jamais, se met à ruer et à pétarader au milieu de l'indescriptible désarroi.

Se croyant attaqués, les pingres sautent sur les armes accrochées le long des murailles, piques, fourches, sabres, pistolets, carabines, quand une voix railleuse, aux vibrations métalliques, les cloue sur place :

— Bonjour, gueux !

« En vérité, vous êtes bien gardés !... « Ma parole ! il suffirait de quatre hommes et d'un caporal pour vous arrêter.

— Le Meg !... le Meg... s'écrient d'une voix tremblante les gueux subitement dégrisés.

## IV

On imaginera sans peine l'épouvante causée dans le petit chef-lieu de canton par l'arrestation de la diligence et le drame qui l'accompagna.

Bien qu'il fût une heure du matin, la terrible nouvelle fit la trainée de poudre et en un moment toute la ville fut debout.

Arrivèrent bientôt gendarmes nationaux, maire, ou, comme on disait alors, agent municipal, greffier, juge de paix, officier de santé, chargés de verbaliser, d'instrumenter, d'enquêter.

Les cadavres furent descendus de la diligence et couchés sur des lits, en attendant les constatations.

Puis la besogne judiciaire commença. Mais quand il s'agit d'interroger les témoins du crime, il ne s'en trouva plus qu'un : le capitaine Bouvard.

Sans compter, bien entendu, les dames de Rougemont, installées chez le juge de paix où elles recevaient l'hospitalité la plus cordiale et la plus réconfortante.

Les trois autres, dont la déposition devait être si utile, avaient disparu. Le citoyen Mathias Lecerf sur son bidet, le muscadin et l'homme au carrick, on ne savait où, ni comment.

On fit rechercher ces deux derniers dans toutes les maisons du bourg ; ils demeurèrent introuvables.

Cette disparition, mystérieuse en somme, passa tout d'abord inaperçue au milieu de l'émotion générale, d'autant plus vive et poignante que chacun se sentait menacé dans sa sécurité.

Cela ressemblait à une fuite et c'en était une, comme on va bientôt le voir.

A peine descendu de la diligence, l'incroyable, sans même pénétrer dans la salle d'auberge, remonta la route qui traversait alors directement Bazoches et obliqua sur la gauche, vers le hameau de Donville.

Sans hésiter, en homme connaissant admirablement la disposition du pays, il franchit les deux tiers du hameau, s'arrêta devant une porte basse et frappa trois coups régulièrement espacés.

Il attendit un moment, puis de nouveau cogna trois fois du bout de son lourd bâton.

— Qui qu'est là et quoi que vous v'lez ? dit une voix d'homme.

— Je bats l'antif et j'arrache du chien-dent, répondit l'incroyable d'une voix brève qui ne zézayait plus.

— Bon ! j'vas vous ouvrir.

— Inutile ! j'ai besoin d'un cheval.

— Je vas vous brider le carcan, mais je n'ai point de selle.

— Mets-lui sur le dos une couverture ou un sac plié en quatre attaché avec une sangle...

« Je suis pressé ! Allons, houst !

« Demain tu viendras le prendre chez Pigolet.

Pendant que le paysan obéit et prépare la réquisition, l'incroyable, appuyé à la muraille, entend le pas d'un piéton.

Il se range le long du mur, assure à son poignet son gourdin, une vraie mas-sue, et attend venir.

Le pas se rapproche.

— Qui vive ! dit à demi-voix le muscadin.

(Lire la suite au prochain numéro.)

### LE SOMMEIL DU JUGE

Un juge du temps jadis s'était endormi à l'audience. Le président qui recueillait les voix, lui ayant demandé la sienne, il répondit, en se frottant les yeux :

— « Qu'on le pend ! qu'on le pend ! »

— « Mais c'est un pré dont il s'agit. »

— « Eh bien ! qu'on le fauche. »

(1) Historique. Cet effroyable propos est rap-pelé dans l'interrogatoire de la Grande-Marie.

(Note de l'auteur.)



# LE SECRET DE L'ENFANT

Grand Roman de Passion (suite)

PAR PAUL ROUGET

## QUATRIÈME PARTIE

### II

#### L'ŒUR D'ESPOIR.

— Mon Dieu, qu'as-tu donc, Madeleine ?

Frémissante, la comtesse vient d'entrer dans la chambre de sa sœur qui, étendue sur une chaise longue, dans une pose de lassitude et de découragement, la regarde s'avancer.

La comtesse semble transfigurée. Son visage est comme illuminé, ses yeux sont brillants de joie.

Dans sa main crispée elle tient une lettre.

Elle ne répond pas tout de suite à la question posée par sa sœur... On dirait, tant est grande son émotion, qu'aucun son ne peut se livrer passage dans sa gorge.

Et voici que tout à coup elle éclate de rire... d'un rire nerveux, strident, et que des larmes montent à ses yeux... non plus des larmes de désespoir mais de bonheur, cette fois... des larmes dont la source paraît intarissable.

Yvonne la contemple avec stupeur, presque avec épouvante.

Car un soupçon affreux tout à coup lui traverse l'esprit.

Est-ce que, à force de souffrir, Madeleine aurait perdu la raison ?

Est-ce qu'elle deviendrait folle ?

Oui, cette horrible pensée, un moment, fait frissonner Yvonne.

Et c'est avec une angoisse, une terreur grandissante, qu'elle regarde sa sœur.

Elle s'est mise debout.

Elle répète sa question.

— Voyons, qu'as-tu, Madeleine ?

Et celle-ci, qui s'est appuyée à un guéridon et qui, de ses mains, comprime son cœur comme pour en étouffer les battements éperdus... celle-ci, balbutie :

— Mon mari... ma fille.

— Parle... tu as des nouvelles d'eux, Madeleine ?

Yvonne est devenue toute pâle.

Dieu, serait-ce possible ? Un pareil bonheur serait réservé à la pauvre femme ?

— Lis.

La comtesse tend à sa sœur la lettre qu'elle tient à la main.

Yvonne s'en empare.

Et elle prend connaissance des lignes suivantes :

#### AGENCE VIGILA ET C<sup>ie</sup>

PASSAGE DE L'OPÉRA, PARIS

« Madame la comtesse,

» Selon vos instructions, deux agents attachés à notre maison cherchent depuis six mois les traces de la Secte-Rouge, émigrée en Allemagne, supposait-on, après les mesures prises contre elle par le gouvernement autrichien.

» Nous avons le plaisir de vous apprendre qu'un de ces agents nous signale, dans les environs de Moscou, le passage des partisans.

» Un jeune chef qui porte le nom de Boris est à leur tête.

» Des renseignements complémentaires que nous donne notre agent, il résulte qu'il s'agit bien des membres de la Secte-Rouge.

» Nous attendons, de votre part, de nouvelles instructions.

» Veuillez agréer, madame la comtesse, l'assurance de nos sentiments respectueux.

» Vigila et C<sup>ie</sup>. »

D'une voix qu'un tremblement agite, Madeleine prononce :

— Romane, Arlette... délivrés, sauvés, comme tu le sais, par le jeune chef des partisans, par Boris, sont restés certainement en rapport avec lui.

» Il n'ignore pas le lieu de leur retraite.

» Je vais me rendre auprès de lui.

» Je me ferai connaître.

» Je lui dirai qui je suis. Je le supplierai, à genoux, s'il le faut, de me donner

\* Voir l'ŒIL de la Police n° 46.

leur adresse, de m'indiquer l'endroit où ils vivent.

Elle parle avec fièvre, avec exaltation. Le sang monte à ses joues si pâles habituellement, et dans ses prunelles une flamme ardente s'allume.

Son visage encore jeune, toujours beau, toujours adorable dans l'encadrement des cheveux blancs, exprime une joie infinie.

Elle a pris dans les siennes les mains de sa sœur et elle les serre avec des transports de tendresse :

— Ah ! Yvonne, j'en suis à me demander si je ne rêve pas.

» J'ai peine à me convaincre de la réalité.

» Je n'espérais plus.

» En moi... était morte toute foi dans l'avenir.

» Un poids pesait sur mes épaules... je me débattais dans les ténèbres et voici que brusquement elles s'éclaircissent.

» Voici que je me sens débarrassée du poids qui m'écrasait et que je respire avec délice... que je me sens revivre, qu'une espérance soudaine m'enivre et me jette dans une sorte d'affolement.

» Songe donc, depuis si longtemps je désespère !

» J'ai été si malheureuse !

» Je ne puis me faire à l'idée que mes épreuves sont peut-être finies.

» A l'idée que je vais revoir enfin Romane et Arlette.

» Mon mari, ma fille.

» Je pourrai les embrasser... les serrer dans mes bras. Je vivrai près d'eux désormais. Rien ne saura nous séparer. Et nous serons heureux, enfin, oh ! oui, bien heureux.

Elle frémit.

Tout son être défaille.

Mais tout à coup elle cesse de parler.

Car elle vient de voir les yeux d'Yvonne s'emplir de larmes.

... De pleurs qu'en vain sa sœur s'efforce de retenir.

... Et qui, lentement, glissent, coulent le long des joues... pâlies, creusées par la souffrance.

Cette peine muette, chez la mère de Hugues, Madeleine en comprend la cause.

— Elle devine ce qui se passe dans l'esprit, dans le cœur d'Yvonne.

» Dans ce cœur meurtri lui aussi par la vie et où s'est ouverte une plaie inguérissable.

... Dans ce cœur encore tout vibrant d'un amour lointain mais toujours vivace.

... D'un amour malheureux.

Elle attire Yvonne contre sa poitrine et, doucement, elle murmure :

— Ecoute... si Dieu a pitié de moi, pourquoi dans sa bonté, l'oublierait-il ? Un bonheur ne vient jamais seul, dit-on, sois forte et espère.

Mais Yvonne secoue tristement la tête.

Et Madeleine, d'une voix plus calme, plus persuasive :

— Si, tu verras... De la même façon que tu aimais, tu étais aimée. Pas plus que tu n'as oublié Maurice, tu n'as été oubliée par lui.

» Votre amour était, comme le mien, de ceux qui durent toute la vie, qui défient toutes les épreuves, qui triomphent de tous les obstacles.

» Un jour, Maurice te reviendra et il te pardonnera ce qui ne peut t'être imputé comme un crime et l'existence te sera douce enfin et miséricordieuse...

» Ce sera le calme après la tempête.

» Ton bonheur te sera d'autant plus précieux que tu l'auras acheté chèrement.

Elle s'interrompt.

Hélas ! elle n'ose croire, elle-même, à ce qu'elle dit.

Non, jamais Yvonne ne sera heureuse. Car la comtesse vient de penser à Hugues... à Hugues par qui la pauvre mère souffrira toujours.

... A Hugues, enfant du hasard et du crime... et qui a dû hériter des larmes paternelles, à Hugues incapable d'un bon sentiment mais capable, en revanche, de commettre toutes les mauvaises actions.

Mais elle écarte de son esprit ces pensées affligeantes.

Elle ajoute :

— Sois forte, Yvonne, je te le répète. Ne te laisse pas abattre ainsi... J'ai peur en te voyant si peu courageuse.

» Il faut absolument consulter un médecin... oui, il le faut, tu m'entends.

» Ta négligence est coupable.

» Déjà tu as trop tardé. Je te trouve, aujourd'hui, très mauvaise mine. Tes mains sont brûlantes... Une fièvre intense te dévore...

» Tu ne peux pas rester ainsi... Chaque jour aggrave ton mal... Tu dois te soigner pendant qu'il en est temps encore.

Obstinément, Yvonne secoue la tête.

— Elle détourne la conversation :

— Ne parlons pas de ma santé, mais de toi, ma chérie.

» Je suis heureuse, oh ! oui, bien heureuse, de l'espoir que t'apporte la lettre de l'agence Vigila...

» Mais dis-moi, que vas-tu faire ?

» As-tu pris une décision ?

— Oui.

— Laquelle ?

— Je vais me rendre là-bas.

— En Russie ?

— Sans doute.

— Quand ?

— Mais immédiatement... J'ai dit à Germain qu'il donne l'ordre d'atteler.

Je vais me faire conduire, passage de l'Opéra, à l'agence, afin d'obtenir du directeur des renseignements plus précis.

Et dès que je serai en possession de ces renseignements, je prendrai le train.

» Songe donc que je ne dois pas perdre un instant.

» Si ces partisans, si ce jeune homme... Boris... allaient s'éloigner.

» Disparaître !

» Si une fois encore ils échappaient à toutes les recherches ?

» Ce serait affreux.

» Car je ne doute pas que le jeune chef de la Secte-Rouge soit en état de me dire où sont Romane et Arlette.

» D'un mot il peut faire de moi la plus heureuse des femmes.

» Non, je n'attendrai pas... je partirai cette nuit même.

— Puis-je t'accompagner ? Me le permets-tu ?

— Ce serait une folie, ma pauvre Yvonne, une folie que tu ne commettras pas.

» Je m'y oppose formellement.

» Tu as besoin de grands soins et d'un repos absolu.

» Tu n'es pas en état d'entreprendre un tel voyage.

— Mais toi-même ?

— Oh ! moi, je suis vaillante. Je résisterai à toutes les fatigues. Elles me seront légères si, grâce à elles, je retrouve les deux êtres qui me sont plus chers que la vie.

Mais elle se tait.

Et, angoissée, elle regarde Yvonne dont le visage change, devient livide... dont les paupières se ferment.

Deux heures plus tard, toute fiévreuse, méconnaissable tellement était intense l'espoir qui avait pris possession de son âme, la comtesse, après s'être fait conduire boulevard des Italiens, devant le passage de l'Opéra, gravissait l'escalier d'un immeuble d'apparence sévère, où, à l'entresol, étaient installés les bureaux de l'agence Vigila et C<sup>ie</sup>.

On l'introduisait aussitôt auprès du directeur, un homme long, sec, au visage anguleux, au crâne dénudé... du directeur qui, s'inclinant devant la visiteuse, s'informait :

— Qu'y a-t-il pour votre service, madame ?

Elle exposait le but de sa visite, le désir qu'elle avait de se rendre en Russie, d'être le plus vite possible mise en présence du jeune chef de la Secte-Rouge.

Et lui, sans s'étonner, habitué, de par ses fonctions, à en voir de toutes les couleurs, comme il disait souvent :

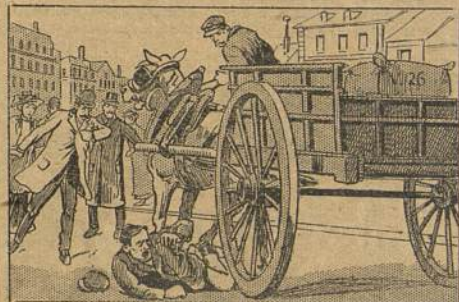


## DE LA POLICE DANS L'OUEST

**TERRIBLE ACCIDENT.** — A Lorient, à la direction de l'Artillerie, trois ouvriers qui dévissaient un obus omirent de prendre les plus élémentaires précautions : une formidable explosion se produisit, réduisant en bouillie ces infortunés ouvriers, victimes de leur témérité. MORBIHAN.



**QUATRE MARINS VIOLENTENT UNE FEMME.** — A Cherbourg, à 7 heures et demie du soir, une femme nommée Peigne, divorcée, revenait de conduire à l'hospice ses deux enfants. Elle passait rue de la Paix lorsqu'elle fut entourée par 4 marins qui la prirent par les bras. Avant que la malheureuse eût eu le temps de se reconnaître, elle était entraînée du côté du débarcadère. Profitant de ce que l'endroit était désert les 4 satyres bâillonnèrent la pauvre femme et la violentèrent à tour de rôle. Cependant, 2 soldats d'infanterie coloniale, nommés Ribol et Rubermann, qui avaient entendu ses cris, se dirigèrent vers le débarcadère. A leur vue, les marins prirent la fuite, laissant la malheureuse étendue sans connaissance. Les deux coloniaux la relevèrent et l'aiderent à gagner le poste central de police, où elle put raconter l'odieux attentat dont elle venait d'être victime. MANCHE.



**IMPRUDENCE DE GAMIN.** — A Nantes, un fardier attelé d'un cheval et conduit par M. Louis Gobert, camionneur au service de M. Pengeleux, venait de la direction du quai de la Fosse et allait franchir le passage à niveau de la Bourse, quand le jeune Jean-Marie Potiron, âgé de 15 ans, imagina de sauter sur l'arrière du véhicule, pensant que celui-ci l'aiderait à rentrer plus vite chez lui, pour déjeuner. Mais il prit mal son élan, et au lieu de se retrouver assis sur le fardier, il roula à côté du véhicule dont une roue l'atteignit aux jambes et au côté droit du visage. Des passants s'empressèrent de le relever, et l'un d'eux, après avoir essayé de le conduire à pied, le prit dans ses bras, et l'emporta jusqu'à la pharmacie de Paris, place Royale, où il lui fut fait un pansement sommaire. L'état du jeune Potiron n'inspire pas d'inquiétudes. LOIRE-INFÉRIEURE.



**LES ÉPOUX MAL ASSORTIS.** — Le ménage Rosay, de Godisson, dont le mari est charpentier, vivait en désunion depuis quelque temps ; la femme avait quitté le domicile conjugal depuis 8 jours, et Rosay en avait éprouvé un profond chagrin et avait essayé de faire revenir la fugitive sur sa décision. Après une entrevue inopinée chez l'adjoint, au cours de laquelle sa femme refusa énergiquement de reprendre la vie commune, Rosay, porteur d'un fusil de chasse, attendit la malheureuse sur un chemin, déchargea sur elle à bout portant un coup de fusil et la tua net. Tournant alors son arme contre lui-même, le meurtrier s'en tira un coup dans la bouche. La mort fut instantanée. ORNE.



**UN ACCÈS DE FOLIE.** — Un territorial, M. Pierre Joseph Berger, âgé de 38 ans, comptable à Paris, rue Gramme, arrivé lundi à Lisleux pour accomplir une période de 9 jours au 20<sup>e</sup> régiment territorial, s'est, dans un accès de fièvre chaude, jeté par une fenêtre de la Maison du Peuple, où sa compagnie était casernée. Il a succombé à l'hôpital. CALVADOS.



## DE LA POLICE DANS LE SUD-OUEST

**TRAIT DE COURAGE D'UN MEDECIN.** — Le docteur Lauron, exerçant à Barran, commune des environs d'Auch, était appelé, le mois dernier, au chevet d'un malade qu'il opéra d'un phlegmon. Il se piqua et, malgré toutes les mesures de désinfection qu'il prit, la gangrène gagna le bras malade. On jugea l'amputation du bras inévitable : l'opération fut faite sans que le docteur consentît à se laisser endormir. Puis il examina avec sang-froid le membre qu'on venait de couper et déclara qu'il ne conservait aucune illusion sur son sort. C'est en souriant qu'il attendit la mort qui ne tarda pas à venir. GERS.



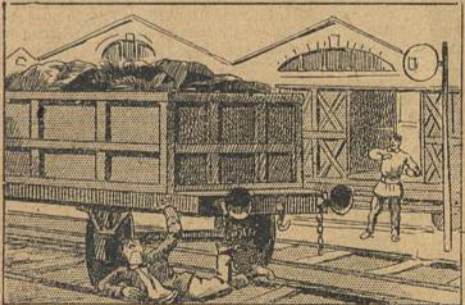
**ILS MEURENT DANS UNE ÉTREINTE FAROUCHE.** — Une scène tragique s'est produite à bord du terre-neuveau *Saint-Georges*, en rade de Bordeaux. Un avant de doris, nommé Chesnot, originaire de Dinan, étant ivre, voulut à toute force descendre à terre. Ses collègues essayèrent de l'en empêcher, mais inutilement. Alors, on appela son patron de doris, jeune homme de 23 ans, Emmanuel Essirard, afin d'apaiser sa fureur. Tout à coup, l'ivrogne saisit Essirard à bras-le-corps et entama une lutte sur la dunette, puis tous deux s'abattirent sur la lisse et furent précipités dans la Garonne dont le courant est fort rapide. Malgré les recherches, les corps des marins n'ont pas été retrouvés. Essirard était Cancais. Il devait se marier prochainement, et, au moment où on l'appela sur le pont, il écrivait une lettre à sa fiancée. GIRONDE.



**AGRESSION NOCTURNE.** — M. et Mme Labarthe regagnaient, mercredi soir, leur domicile, rue Sainte-Croix, 30, lorsqu'à l'angle du cours Victor-Hugo et de la rue Sainte-Catherine, ils furent assaillis par 2 individus. L'un d'eux porta à M. Labarthe un violent coup de tête dans la poitrine. Ce dernier se défendit très énergiquement, et les malfaiteurs durent prendre la fuite. Des gardiens de la paix qui s'étaient lancés à leur poursuite purent les rejoindre et les mettre en état d'arrestation. BORDEAUX.



**UNE TOITURE QUI S'EFFONDRE.** — La toiture en réparation du lavoir de Ithuri-Aundi, situé dans le bas quartier d'Hendaye, s'est écroulée. Cet accident a causé la mort d'une femme âgée et d'un enfant de 2 ans. Plusieurs femmes sont blessées plus ou moins gravement. BASSES-PYRÉNÉES.



**BROYÉ PAR UN TRAIN.** — Un train venant de Saintes et se dirigeant sur Jonzac manœuvrait en gare de Touvent. Il refoulait deux wagons chargés de charbon. Dans cette manœuvre, un cultivateur, Victor Palmier, fut tamponné : le malheureux tomba sous les rails ; son corps fut littéralement haché par les roues. M. Palmier laisse une veuve et une fille de 10 ans. CHARENTE-INFÉRIEURE.

**ATTENTION AUX CHAMPIGNONS VÉNÉNEUX.** — La famille G..., demeurant à Lencouacq, canton de Roquefort, ayant mangé des champignons vénéneux, a été empoisonnée. Trois personnes sur cinq composant la famille, le père, la mère et un enfant de 10 ans, sont mortes malgré les soins qu'on leur a donnés, après avoir horriblement souffert. Les deux autres, qui étaient arrivées en retard pour prendre part au repas, doivent leur vie à cette heureuse circonstance. LANDES.

— Mais rien ne sera plus facile, madame la comtesse. Je vais, ce soir même, télégraphier à mon agent afin qu'il vous écrive poste restante à Moscou pour vous tenir au courant de ce qui se produira d'ici votre arrivée là-bas.

» Il ne lâchera pas d'une semelle ce Boris, vous pouvez en être certaine.

» Il vous apprendra donc, par une lettre ou une dépêche, que vous trouverez à Moscou, où vous devrez le rejoindre.

» Et lui-même vous conduira à l'endroit où vous pourrez vous rencontrer avec celui que vous avez intérêt à voir.

— Oh ! je vous remercie, monsieur... Je vous salue un grand merci.

Elle balbutiait, troublée, ne trouvant pas, tant son agitation était profonde, de mots pour s'exprimer.

Mais le directeur, avec un aimable sourire :

— Madame, vous ne devez aucun remerciement ni à moi ni à mes agents.

» On nous paie pour faire ce que nous faisons.

» Nous contentons, autant que possible, nos clients.

— Alors je pourrai partir dès ce soir.

— Oui, madame ; vous trouverez certainement, je vous le répète, à votre arrivée à Moscou, à la poste restante, des indications qui vous permettront de rejoindre sans retard notre agent.

Elle eut un léger salut de la tête.

Et elle sortit, accompagnée jusqu'au palier par le directeur de l'agence Vigila et C<sup>ie</sup>.

Le soir même, à la gare du Nord, elle prenait le train.

Avant de partir, elle avait encore fait de nouvelles recommandations à Yvonne :

— Soigne-toi bien, ma chérie.

» Dès demain consulte un médecin comme tu me l'as promis.

» D'ici six ou sept jours je serai peut-être revenue. Et alors, si le bonheur que j'espère pour moi se réalise, je ferai en sorte d'assurer le tien.

» J'irai moi-même trouver Maurice... Par fierté, tu t'y es toujours refusée.

» Eh bien ! cette démarche que tu n'as pas voulu faire, moi, je la ferai.

» Tu seras heureuse aussi.

» Aie courage et espoir.

Elle était partie... Et lorsque sa sœur avait eu quitté l'hôtel, Yvonne était retombée sur un fauteuil et, le front dans ses mains :

— Non, non, murmurait-elle, je n'ai plus de courage, plus d'espoir... c'est fini... Quand même Maurice pardonnerait, je ne connaîtrais plus le vrai bonheur, car mon enfant, à qui j'ai fait le sacrifice de toutes mes joies, mon enfant ne m'aime pas. Jamais il ne reviendra à de meilleurs sentiments. Par lui je dois souffrir, je souffrirai toujours... Il sera la cause de ma mort...

Et hochant la tête avec un sanglot d'angoisse dans la voix :

— Oui, c'est lui qui me fera mourir un jour...

Le Nord-Express emportait Madeleine à travers la Prusse d'abord, puis, plus loin, par les plaines basses, monotones et couvertes de neige de la Poméranie et de la Pologne.

Elle se disait :

— Je les retrouverai, je les retrouverai.

A Varsovie, elle changea de train, prit la ligne de Moscou qui longeait, à un certain endroit, la propriété de Kaprivack.

Elle savait que cette propriété avait été vendue par le comte.

Elle sourit aux grands arbres sous lesquels elle s'était promenée autrefois, au château qu'on apercevait à cinquante mètres à peine, au lac gelé sur lequel, à cette époque de l'année, patineuse intrépide elle glissait, légère, au bras de Romane.

Le train roulait toujours.

Quand elle arriva à Moscou, après trois longues journées de voyage, elle eût dû être brisée de fatigue.

Il n'en était rien.

Jamais elle ne s'était senti l'esprit plus lucide, le corps plus dispos.

Elle se rendit à la poste où elle trouva, à son nom, une lettre et un télégramme.

La lettre contenait ces lignes :

« Madame, les partisans se rendent du côté de Vladimir. C'est sans doute dans cette ville que je pourrai vous rencontrer. Demain je vous télégraphierai le jour et l'heure. Mais voici d'ores et déjà l'indice auquel vous me reconnaîtrez à

la gare, où, pour plus de facilité, je vous fixerai rendez-vous : habillé à la française, barbe noire, chapeau melon gris, ruban rouge et bleu à la boutonnière. »

Le télégramme envoyé ensuite par l'agent après la lettre renseignait en effet :

— Jeudi prochain, trois heures, débarcadère gare Vladimir.

Le jeudi était le lendemain. De Moscou à Vladimir il y a six heures de chemin de fer. Mais la comtesse était si impatiente, si fébrile, qu'elle résolut de s'y rendre dès le soir même.

Elle couchait là, dans un hôtel, et le lendemain elle irait au rendez-vous fixé par l'employé de l'agence Vigila et C<sup>ie</sup>.

Ces vingt-quatre heures lui parurent interminables.

A l'heure fixée, le cœur battant, la comtesse Madeleine était au débarcadère. Un train venant de Moscou entra en gare. Sans doute l'agent avait calculé que son aristocratique correspondante arriverait par ce train.

Elle aperçut tout de suite qui, dressé sur la pointe des pieds, contre une paroi vitrée, surveillait le débarquement des voyageurs.

Elle s'approcha de lui.

— Vous êtes l'agent de la maison Vigila et C<sup>ie</sup> ?

— Lui-même, madame.

Il ajouta :

— C'est à madame la comtesse Lackau que j'ai l'honneur de parler, n'est-ce pas ? Il salua respectueusement.

C'était un homme de quarante-cinq ans, grand, bien découplé, à la barbe noire abondante, aux yeux vifs abrités sous d'épais sourcils.

Il avait le front haut, intelligent, le regard pénétrant.

On sentait en lui la force, l'adresse, toutes les qualités requises pour son métier.

Il dit :

— Je vois que madame la comtesse a reçu ma lettre et ma dépêche. Je craignais que madame la comtesse n'arrivât pas à temps à Moscou. En ce cas j'aurais dû lui fixer un autre rendez-vous.

Auxieusement elle interrogea :

— Les partisans ?

— ... Campent, madame, à quelques kilomètres d'ici et, vraisemblablement, pour vingt-quatre heures.

— Vous allez me conduire immédiatement auprès d'eux.

— Je suis entièrement à vos ordres.

» J'ai là une troïka.

L'agent, respectueusement, la guidait.

Un instant après, ils étaient installés dans le traîneau.

Emporté par les deux chevaux sur la neige durcie, le traîneau filait avec une rapidité extraordinaire.

De chaque côté de chemin les arbres dressaient leur maigre silhouette sous un ciel livide où l'on sentait encore des menaces de neige prochaine.

La comtesse ne parlait pas.

... Dans son cœur un malaise... une appréhension soudaine... sans cause.

... Oui, sans cause, car, enfin, pourquoi eût-elle douté du résultat de la démarche qu'elle allait faire alors que, depuis trois jours, son cœur s'était rouvert à l'espoir ?

Elle s'efforçait de chasser ce malaise, cette appréhension.

Mais voici que l'agent, respectueusement, interrompait les réflexions dans lesquelles était plongée la comtesse.

— Voyez là-bas, madame.

Elle suivit des yeux la direction indiquée par l'homme.

C'était au loin, dans le steppe, en bas d'une petite éminence, un point sombre... une maison... non... pas une maison... une tente... peut-être, au seuil de laquelle un feu était allumé, car une fumée légère montait dans l'air.

Des gens campaient là.

... Les partisans.

Sous l'excès d'une brusque émotion, la comtesse se sentit défaillir.

Son souffle, entre ses lèvres, devenait plus court, plus précipité.

Et l'agent la regardait en se demandant quel mystère renfermait la vie de cette femme et quel intérêt assez grand pouvait justifier les recherches qu'elle avait fait entreprendre afin de retrouver la piste de ce Boris... le jeune chef de la Secte-Rouge...

... Pour justifier ce voyage extrêmement pénible qu'elle effectuait en plein hiver au centre même de la Russie.

Cependant les chevaux accélèrent encore leur allure.

A présent, on distinguait nettement la

tente, devant laquelle un groupe d'hommes se tenaient debout.

Il n'y avait pas de femme parmi eux.

Madeline en éprouva une vive déception, presque une souffrance.

... Oh ! très fugitive...

En somme, Arlette pouvait être à l'intérieur de la tente.

D'ailleurs bientôt elle serait fixée.

Si sa fille, si le comte n'étaient pas là, elle apprendrait par Boris où ils résidaient.

... Elle saurait quelle nouvelle retraite ils avaient choisie.

Mais, brusquement, les chevaux s'arrêtaient.

L'agent... Madeleine... étaient arrivés devant le campement.

A leur apparition, dans le groupe de partisans, le silence, soudain, s'était établi.

Leur conversation interrompue, ils regardaient curieusement, presque avec méfiance, les nouveaux venus.

Que voulaient cet homme à la barbe noire qui semblait être un étranger et la femme qui l'accompagnait, enveloppée dans un long manteau de voyage ?

... Cette femme à l'allure aristocratique et dont les grands yeux noirs trahissaient une angoisse indicible !

Où, que voulaient-ils ?

Ils ne tardèrent pas à le savoir.

Après avoir aidé la comtesse à descendre du traîneau, l'agent se dirigea vers eux et, s'adressant à celui des hommes qui avait fait un pas à sa rencontre :

— Madame désirerait avoir un entretien seul à seul avec votre chef.

» Veuillez la conduire auprès de lui... c'est pour une communication urgente.

Devant la défiance, l'hostilité presque qu'il devinait chez le membre de la Secte-Rouge, il avait jugé utile d'ajouter cette dernière phrase.

Le partisan s'inclina.

— Je suis aux ordres de madame, prononça-t-il sur un ton dont la noblesse, chez un homme que des haillons presque couvraient, aurait pu surprendre la comtesse si elle n'eût su, pour l'avoir entendu dire au château du baron Radzill, que la plupart de ceux qui composaient la fameuse secte appartenaient aux meilleurs et aux plus anciennes familles de la Bohême.

Et comme l'agent lui demandait s'il devait toujours se tenir à sa disposition avec le traîneau, presque inconsciemment, machinalement, car son émotion s'était encore accrue, elle répondit :

— Oui, restez ici.

Puis elle suivit le partisan qui la conduisait vers la tente dont l'un des coins était soulevé.

C'était là qu'elle allait être mise en présence de celui de qui dépendrait sa destinée.

Son guide lui avait fait un signe pour la prier d'attendre.

Il disparut sous la tente puis, reparaisant presque aussitôt :

— Si madame veut bien entrer ! dit-il.

Penché sur un livre posé sur une table pliante, devant une lampe déjà allumée, car à cette heure crépusculaire on n'y voyait plus suffisamment, Boris, depuis six mois, n'avait guère changé.

Un soupir montait à ses lèvres.

A ce moment la portière fut écartée et un partisan parut.

Boris leva la tête.

— Que désires-tu, Berglita ? interrogea-t-il.

— Chef, il y a là une dame qui veut vous parler.

— Une dame ?

— Oui, une inconnue qui vient d'arriver en traîneau.

— Mon Dieu !

Il sembla à Boris que tout le sang de ses veines reflua d'un coup à son cœur.

Un espoir fou, insensé, le souleva.

Un mot vint à ses lèvres :

— Loula.

(Lire la suite au prochain numéro.)

### Le dernier « Cri »

#### CADAVRES-MINIATURES

Un savant soumet les cadavres à une haute température et à une forte pression. Il les réduit ainsi à leur plus simple expression. Le corps d'un homme mûr, par exemple, n'a plus après le traitement que trente centimètres de diamètre. Notre spécialiste a même fait pour son usage personnel un presse-papier du cadavre d'un enfant, lequel est devenu un bibelot, presque un objet d'art. Bien entendu, les cadavres sont inaltérables et ne dégagent aucune odeur.

En dépit de tous ces avantages, il est douteux que l'invention ait beaucoup de succès.

L'AFFAIRE STEINHEIL. (Suite et fin.)

d'« arriver », n'aurait eu garde de négliger l'invitation du Président — et devinrent de plus en plus étroites. La liaison fut un fait accompli.

« TU SERAS REINE »

Voici une toute petite histoire que l'on conte au sujet de l'enfance de Mme Steinheil :

Marguerite Japy avait quinze ans quand, avec une amie, une parente, elle alla visiter une diseuse de bonne aventure.

— Vous aurez, lui dit cette perceuse de ténèbres, une existence brillante et mouvementée.

L'enfant poussa un cri de joie, mais la pythonisse, voulant apparemment gagner, par un excès de zèle, un peu plus que la somme promise pour ses prédictions, ayant levé ses bras au ciel, s'écria :

— Tu seras reine ! tu seras reine ! Elle exagérât.

Mme Steinheil ne réussit qu'à devenir l'amie d'un Président de la République, et cette liaison se termina dans des circonstances trop tragiques pour que la femme fatale n'ait point eu à regretter un peu cette prédiction.

Petit Memento

de L'AFFAIRE STEINHEIL

Judi, 26 novembre. — Mme Steinheil est mise en état d'arrestation, inculpée de complicité de meurtre. Elle est immédiatement écrouée à la prison de Saint-Lazare.

Vendredi, 27 novembre. — M. le juge d'instruction Leydet est remplacé par le juge d'instruction André. — Le Matin publie la confession d'un ami de Mme Steinheil qui habite les Ardennes et qui a sa conviction : la femme tragique n'a pas assassiné son mari. Les journaux du soir donnent le nom de cet ami : M. Borderel.

Samedi, 28 novembre. — Le juge d'instruction envisage cette hypothèse, d'ailleurs hardie et difficile à admettre : Mme Steinheil aurait commis le crime seule, sans le secours de qui que ce soit. Elle aurait versé un narcotique à sa mère, Mme Japy, et à son mari. Puis elle aurait organisé une mise en scène destinée à dérouter la justice : cambriolage, liens autour de la gorge de Mme Japy et du peintre, violences; puis elle se serait ligotée elle-même dans son lit. Le juge ordonne l'exhumation des victimes.

Dimanche, 29 novembre. — L'exhumation a lieu à Paris, où est enterré M. Steinheil et à Beaucourt (territoire de Belfort), où est enterrée Mme Japy.

Lundi, 30 novembre. — On ne croit plus dans les milieux judiciaires que le crime a été commis par Mme Steinheil seule; on estime qu'elle a été complice, mais que le crime a été perpétré soit par des apaches, soit par un amant appartenant à la haute société.

Mardi, 1<sup>er</sup> décembre. — M. André a procédé à l'interrogatoire de Mme Steinheil. Ses questions ont porté sur deux points : 1<sup>o</sup> Vous détestiez votre mari ? a demandé le juge. — Parfaitement, a répondu la veuve; M. Steinheil avait des mœurs infâmes. — 2<sup>o</sup> Votre ménage vivait de la générosité de vos amants ? — « C'est vrai », avoua Mme Steinheil.

Mercredi 2 décembre. — Pour des raisons juridiques, M<sup>o</sup> Antony Aubin, avocat de Mme Steinheil, s'oppose à ce que sa cliente soit interrogée. Le juge entend Mme Prévost, l'amie de Mme Steinheil, la dame complaisante, qui avait loué pour la veuve du peintre Vert-Logis, à Bellevue. Mme Prévost ne révèle rien de nouveau.

Judi 3 décembre. — Un nouvel interrogatoire de Mme Steinheil n'a rien révélé de nouveau. On parle d'arrestations sensationnelles.

Vendredi 4 décembre. — M. Hamard, chef de la Sûreté, dément le bruit d'arrestations éminentes. — Mme Steinheil revient à la première version : trois hommes, revêtus de lévites noires et une femme rousse. — Mariette Wolff qui, la veille encore, ne faisait aucune difficultés pour se laisser interviewer, est devenue subitement muette. — En somme l'affaire Steinheil subit un temps d'arrêt, mais l'opinion publique se passionne comme au premier jour.

RÈGLEMENT GÉNÉRAL POUR TOUS LES CONCOURS DE L'ŒIL DE LA POLICE

L'importance, toujours plus grande, que prennent nos Concours nous détermine à compléter nos instructions à nos lecteurs et lectrices. Nous les prions, dans leur propre intérêt, de se conformer rigoureusement à nos indications. 1<sup>o</sup> Prennent part à nos concours tous les lecteurs et lectrices de ce journal. — 2<sup>o</sup> Aucune des solutions n'est rendue. — 3<sup>o</sup> En cas d'ex-æquo, les noms des concurrents sont tirés au sort. — 4<sup>o</sup> Sont seuls publiés les noms sortis au sort. — 5<sup>o</sup> Il n'est tenu aucun compte des solutions qui arrivent après l'expiration du délai indiqué dans chaque concours.

Toutes les solutions des concours de l'Œil de la Police doivent être adressées au nom de M. Lecocq, 8, rue Saint-Joseph, Paris.

Nous prions très instamment nos lecteurs et nos lectrices de bien vouloir mettre sur l'enveloppe d'envoi, de façon très apparente, le nom ou le numéro du Concours. Cette indication est des plus importantes pour nous et pour eux.

Nous prions instamment nos lecteurs de ne jamais mettre de timbres ni mandats dans les lettres qu'ils adressent à M. Lecocq. Ne pouvant, à notre grand regret, répondre in-

dividuellement aux demandes que ces lettres peuvent contenir, nous déclinons toute responsabilité à cet égard. Nous invitons nos lecteurs à ne jamais adresser de lettres ou solutions recommandées ou insuffisamment affranchies seront rigoureusement refusées.

NOTA. — Les solutions des concours en plusieurs séries doivent être collées sur une même feuille de papier et adressées ensemble, lorsque les séries du même concours sont parues, à M. Lecocq, 8, rue Saint-Joseph, Paris. Toute réponse partielle pour ces concours serait éliminée d'office.

Concours n° 13. — MARTIN-NUMA GRAPHOLOGUE

CONCOURS EN 8 SÉRIES

TROISIÈME SÉRIE

Vous connaissez tous, chers lecteurs, aimables lectrices, le flair extraordinaire de Martin-Numa. Il lui suffit de lire une lettre pour dire du premier coup la profession de son auteur.

Nous avons choisi parmi l'innombrable quantité de mystérieuses collectionnées par l'éminent détective, huit des plus typiques. Elles feront l'objet du présent concours. Chacune de ces lettres renferme des termes techniques, des expressions, qui sont en quelque sorte comme une signature. Lisez-les donc attentivement, pesez-en tous les termes et nous sommes certains qu'à l'exemple de Martin-Numa vous découvrirez la profession de chacune des huit personnes par qui elles ont été écrites. Chaque série comprendra une lettre, donc une profession à trouver. Lorsque paraîtra la huitième série nous vous indiquerons la date à laquelle devront être envoyées les huit lettres-solutions. Il est indispensable d'y joindre les huit bons de concours qu'on trouvera en bas de la page 11.

Les solutions devront être envoyées à M. Lecocq, 10, rue Saint-Joseph, à Paris. L'enveloppe devra porter le numéro ou le nom du concours.

LISTE DES PRIX

- 1<sup>er</sup> prix : Mille francs en or.
2<sup>e</sup> prix : Une magnifique chambre à coucher Louis XVI, comprenant un lit, une armoire à deux glaces biseautées, une table de nuit wagnonnet.
3<sup>e</sup> prix : Un superbe service en métal argenté, composé de 12 couverts de table, 12 couverts de dessert, 12 couteaux de table, 12 couteaux à dessert, 12 cuillers à café, 1 louche, 1 cuiller à ragoût, le tout en écorin.
4<sup>e</sup> prix : Une excellente machine à coudre.
5<sup>e</sup> prix : Un ravissant bureau de dame, style Louis XV, en palissandre et marqueterie avec cuivre.



Mais 20 novembre
Mes chers parents
Me voilà arrivé à Paris. J'ai fait un bon voyage.
Je suis descendu chez le cousin Joseph qui m'a dit
que les bons métiers et ceux qui font la vie.
Je me suis mis en campagne et à force de faire la
travette je crois avoir découvert une belle place.
J'ai vu le couvent de : il n'a pas l'air curieuse
et il me donnera sans doute un fil à retordre.
Mais j'ai déjà eu tant de cot qu'il faut en avoir
assez que je ne veux pas.
Je vous embrasse
Bonne nuit
Charles Dupuis

- 6<sup>e</sup> prix : Un magnifique lam padaire, avec table en marbre et pied doré.
7<sup>e</sup> prix : Une très belle bourse amonétaire en argent, avec compartiment, mailles fines.
8<sup>e</sup> prix : Un excellent phonographe avec 20 rouleaux enregistrés.
9<sup>e</sup> prix : Un riche collier avec pendentif, pierres fines véritables, monture artistique.
Du 10<sup>e</sup> au 29<sup>e</sup> prix : Une belle montre en argent, pour homme.
Du 30<sup>e</sup> au 59<sup>e</sup> prix : Une très jolie montre en argent, pour dame.
Du 60<sup>e</sup> au 99<sup>e</sup> prix : Un porte-plume-réservoir, avec plume en or.
Du 100<sup>e</sup> au 149<sup>e</sup> prix : Une ravissante épingle de cravate, en or, pour homme.
Du 150<sup>e</sup> au 199<sup>e</sup> prix : Un volume de la collection du Journal des Romans.
Du 200<sup>e</sup> au 249<sup>e</sup> prix : Une délicieuse broche « Titre fixe ».
Du 250<sup>e</sup> au 299<sup>e</sup> prix : Deux volumes du Roman Populaire.
Du 300<sup>e</sup> au 399<sup>e</sup> prix : Un élégant tampon-buvard, monture en métal argenté Louis XV.
400<sup>e</sup> prix : Une bicyclette de luxe, avec pneus Dunlop.

AVIS TRÈS IMPORTANT. — Tous nos lecteurs sans exception, nouveaux et anciens, peuvent prendre part à ce concours. Mais le 400<sup>e</sup> prix consistant en une bicyclette de luxe avec pneus Dunlop, sera réservé à un lauréat des concours précédents de l'Œil de la Police. Martin-Numa, il est juste que nos lecteurs fidèles trouvent la récompense de leur zèle.

CONCOURS N° 12

Le Crime de la Rue Machin

Huit personnes coupées en morceaux
Concours en huit séries

CINQUIÈME SÉRIE

On vient de découvrir dans l'immeuble situé au coin de la rue Machin et du square du même nom un crime effroyable. Huit personnes : le grand-père, le grand-mère, le père, la mère, le fils, la fille, la bonne et le petit groom ont été coupés en 14 morceaux chacun. On se perd en conjectures sur le mobile de cet épouvantable forfait.

Voici le corps dépecé d'une des victimes. Laquelle ? Nous prions nos aimables lectrices et lecteurs de réunir les restes épars de la malheureuse ou du malheureux et de nous dire qui il est : père, mère, fils, etc.

Ce concours comprendra huit séries, et chaque série une personne à reconstituer. Lorsque paraîtra la huitième série nous vous indiquerons la date à laquelle vous devrez nous envoyer ensemble les huit personnes que vous aurez ainsi remises sur pied.

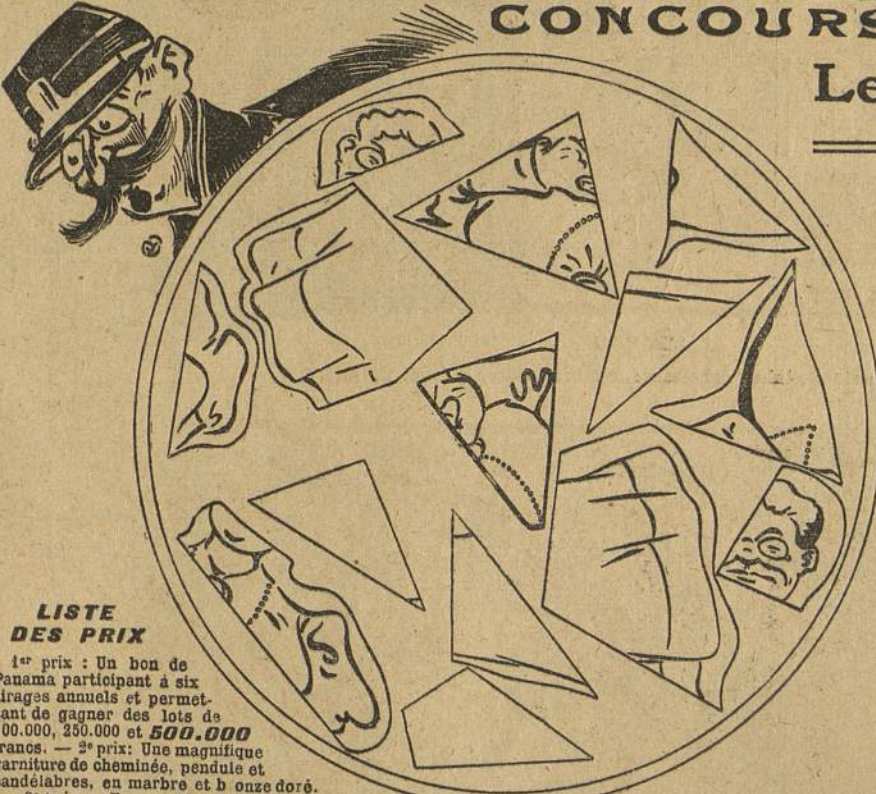
Tout envoi partiel sera éliminé d'office. Les huit solutions devront être adressées à M. Lecocq, à l'Œil de la Police, 8, rue Saint-Joseph, Paris. Prière de n'y joindre ni timbres, ni mandats. Indiquer nettement sur l'enveloppe d'envoi le nom ou le numéro du concours.

Il est indispensable d'envoyer avec les huit solutions, les huit bons de concours qui se trouvent à la page 11 de l'Œil de la Police.

L'Abondance excessive des matières nous oblige à différer les solutions de nos deux Concours : l'ESPION et le BRACONNIER. Que nos lecteurs veuillent bien patienter encore un peu. Nous ne les oublions pas.

REUSSIR vaincre la fatalité, vous venger des méchants, Joindre l'amour, fidélité, santé, bonheur, richesse, puissance, vie heureuse. Notice gratis. Ecrivez Sorcier ADDO, 251, r. St-Denis, Paris.

UN MONSIEUR offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau, dartres, eczéma, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infailible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert, et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu. Ecrire par lettre ou carte postale à M. VINCENT, 8, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier, et enverra les indications demandées.



LISTE DES PRIX

- 1<sup>er</sup> prix : Un bon de Panama participant à six tirages annuels et permettant de gagner des lots de 100.000, 250.000 et 500.000 francs. — 2<sup>e</sup> prix : Une magnifique garniture de cheminée, pendule et candélabres, en marbre et bronze doré. — 3<sup>e</sup> prix : Un superbe étui à cigarettes en argent contrôlé, intérieur doré, d'une valeur de 60 francs. — 4<sup>e</sup> prix : Une ravissante table à ouvrage. — 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> prix : Un bon de la Presse pouvant gagner un lot de 10.000 francs. — Du 7<sup>e</sup> au 20<sup>e</sup> prix : Une belle chaîne de montre en argent, pour homme. — Du 21<sup>e</sup> au 40<sup>e</sup> prix : Un délicieux petit bronze, buste de femme, sur socle en marbre. — Du 41<sup>e</sup> au 99<sup>e</sup> prix : Une coquette glace à main biseautée, garniture imitation de vieux bronze. — 100<sup>e</sup> prix : Un très beau porte-monnaie, porte-

- cartes, pour dame. — Du 101<sup>e</sup> au 150<sup>e</sup> prix : Un très joli vide-poches en porcelaine genre Saxe. — Du 151<sup>e</sup> au 199<sup>e</sup> prix : Excellents ciseaux de couturière. — 200<sup>e</sup> prix : Un très riche tire-boutons en argent dans un bel écorin. — Du 201<sup>e</sup> au 250<sup>e</sup> prix : Beaux boutons de manchettes, patinés vieil argent, pour homme. — Du 251<sup>e</sup> au 299<sup>e</sup> prix : Un ouvre-lettres très original, sujet crocodile et tête de nègre. — 300<sup>e</sup> prix : Une splendide bonbonnière en métal doré entièrement guilloché.

Dans le prochain numéro de L'ŒIL DE LA POLICE : Une Page en couleurs sensationnelle — EUX ET ELLE —

Tout le monde voudra posséder ce Document du plus haut intérêt
Envoi franco des 3 numéros consacrés à l'Affaire Steinheil (46, 47 et 48) contre 30 centimes en timbres-poste.

L'ŒIL DE LA POLICE CONCOURS N° 12 BON N° 5 Le Crime de la rue Machin

Abonnements à L'ŒIL DE LA POLICE : FRANCE : 6 francs par an — ÉTRANGER : 8 francs par an Les Abonnés reçoivent comme Prime gratuite L'AUBERGE ROUGE DE PEYRABAILLE (Ouvrage d'une valeur de 5 francs. Joindre 0 50<sup>e</sup> pour recevoir franco à domicile.) Adresser les demandes, 8, Rue Saint-Joseph, Paris.

L'ŒIL DE LA POLICE CONCOURS N° 10 BON N° 3 MARTIN-NUMA GRAPHOLOGUE

Conservé ce bon et nous le retourner à la date que nous indiquerons

Conservé ce bon et nous le retourner à la date que nous indiquerons

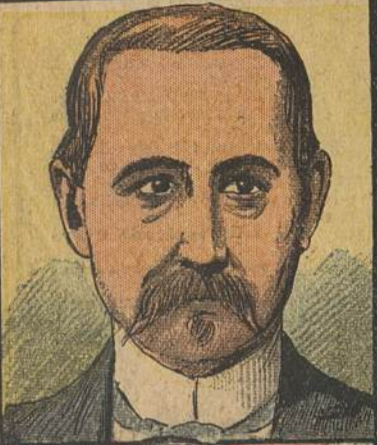
# L'ŒIL DE LA POLICE



**PREMIERE ETAPE**  
La villa des Stenheil,  
impasse Ronsin, à Paris.



**DEUXIEME ETAPE**  
La villa "La Retraite"  
au Havre (Seine-Inférieure).



**LES DEUX VICTIMES**  
Le peintre Stenheil, Mme Japy.



M. Hamard, chef de la Sûreté.



Mariette Wolff.



Alexandre Wolff.



Rémy Couillard.



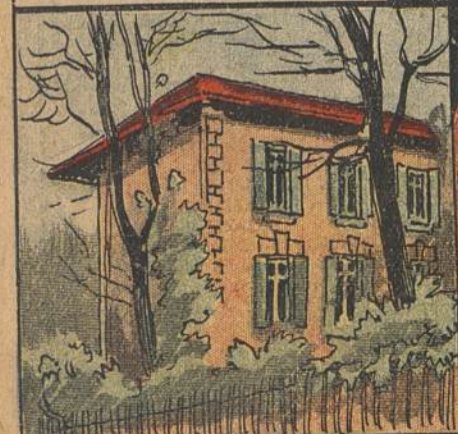
Mme Marguerite Steinheil.



**L'ECROU**  
Madame Marguerite Steinheil est écrouée à Saint-Lazare, le jeudi 26 Novembre



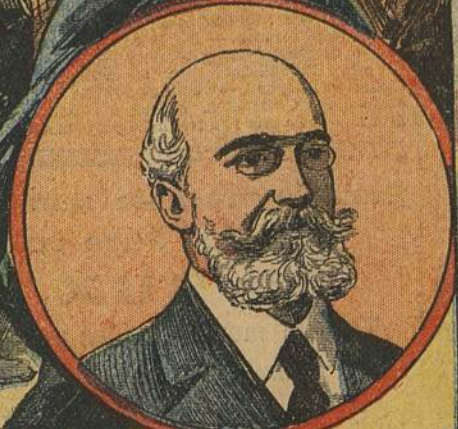
Le chien de garde.



**TROISIEME ETAPE**  
Le "Vert-Logis" à Bellevue (Seine-et-Oise).



M. Leydet,  
juge d'instruction  
qui a été dessaisi



M. André,  
le juge d'instruction actuel.

**LES MANIFESTATIONS DEVANT LA PRISON**  
Les agents de police maintiennent à grand'peine la  
foule qui veut à toute force voir la "femme tragique"



**QUATRIEME ETAPE**  
La prison Saint-Lazare, à Paris.